

2m11.2767.1

11305036
V.014

Université de Montréal

Le phénomène des sans-abri dans *The New York Times*, 1980-1998
Une contribution à la construction d'un problème social

par

David Bernier

Département d'anthropologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)
en anthropologie

août, 1999

© David Bernier, 1999



1.535.000

GN
4
U54
2000
v.014

Université de Montréal

Le présent document est la propriété de l'Université de Montréal. Toute réimpression ou utilisation non autorisée sans la permission écrite de la Direction des Archives de l'Université de Montréal est formellement interdite.

Dans l'attente

de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

1999

1999



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Le phénomène des sans-abri dans *The New York Times*, 1980-1998 :
Une contribution à la construction d'un problème social

présenté par :

David Bernier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Bernard BERNIER _____

Deirdre MEINTEL _____

Mariella PANDOLFI _____

Mémoire accepté le :

Sommaire

Dans ce mémoire, je pose la question de la notion de « problème social » et le rôle joué par les médias dans leurs imbrications au sein des discours publics. La revue de textes publiés dans des mass médias écrits américains depuis les années 1960 montre que le sujet du phénomène des sans-abri a connu plusieurs transformations quant aux représentations de sa nature et celles de l'appréciation socioculturelle des personnes sans-abri. Néanmoins, les personnes sans-abri ont de manière générale été présentées en tant qu'individus socialement disfonctionnels, comme déviant et / ou victimes de forces systémiques.

Au début des années 1980, le phénomène des sans-abri a connu une forte explosion démographique de ses populations, notamment aux États-Unis. De nouveaux types de personnes sans-abri ont été associés à des changements structuraux majeurs dans une grande variété de politiques sociales et économiques. Afin d'évaluer comment ces changements et leurs effets ont été considérés au moment de leur « découverte », une collection d'articles publiés entre 1980 et 1998 dans le *New York Times* à propos de ce qui à l'époque fut appelé « *new homelessness* » a été analysée avec l'aide de techniques d'analyse de contenu et d'analyse de discours. En tant que concept polysémique, le phénomène des sans-abri est un objet difficile à cerner au travers des pratiques journalistiques conventionnelles sans inférer des valeurs morales ou sociales. Aussi, la tendance des médias d'informations à personnifier les événements journalistiques obscurcit les diverses causes du phénomène des sans-abri pour le transformer en lui-même comme problème social. Ainsi, la couverture médiatique de faits sociaux « problématiques » tel que le phénomène des sans-abri est un puissant instrument qui permet de définir, formuler et diffuser dans l'espace public des énonciations normatives à propos de la nature de la société, dans son passé, son présent et son futur.

Table des matières

Introduction	1
1. Cadre théorique	13
2. Méthodologie	26
3. Les principales périodes du phénomène des sans-abri dans le NYTimes	31
4. Les personnes sans-abri comme victimes de forces systémiques (env. 1982-1983)	38
5. Les personnes sans-abri comme déviantes (...-1982 env.)	51
6. Les personnes sans-abri comme population victime et déviante (1984-1987)	59
7. Les personnes sans-abri comme objet politique (1987-...)	76
Conclusion	101
Bibliographie	109

Liste des figures

1. <i>The Way Things Work</i>	23
2. Nombre d'inscriptions de "Homeless Persons" et de "Vagrancy and Vagrants" dans <i>The New York Times Index</i> , 1970-1998	30
3. Éditoriaux et Courrier des lecteurs à propos du phénomène des sans- abris publiés dans <i>The New York</i> <i>Times</i> , 1970-1998	30

Introduction

DÉLIMITATIONS DU PROJET

Ce mémoire propose de questionner la façon dont les media d'informations contribuent à la définition des problèmes sociaux. Partant de l'importante contribution proposée par *The Social Construction of Reality* (Berger & Luckmann 1966), et d'une préoccupation désormais classique de l'ethnologie (par exemple Durkheim 1960 (1912); Evans-Pritchard & Gillies 1976 (1937); Frazer 1911-1915; Lévy-Bruhl 1922; Malinowski 1948 (1925); Tylor 1871), ce mémoire s'appuie sur l'idée que les connaissances sont socialement déterminées, au sens où elles se manifestent comme l'aboutissement de processus sociaux qui impliquent des rapports de pouvoir de toutes sortes et qui ont une dimension matérielle. Les « lectures » de la réalité ne constituent pas *la* réalité en tant que telle; elles l'investissent et la dominent par le biais de représentations qui la réifient et qui la font refléter au travers de certaines perspectives à partir desquelles se dégagent des expériences. Dans ce mémoire, la connaissance est envisagée en tant qu'ensemble d'idées reconnues et adoptées comme réelles par un groupe social ou l'ensemble d'une société; la réalité est en conséquence tout aussi variable que la connaissance que les gens en ont (McCarthy 1996 : 2).

De cette manière, les problèmes sociaux constituent l'objet de conditions et de conduites préalablement définies comme embarrassantes (Blumer 1971; Schneider 1985 : 209; Spector & Kitsuse 1973; 1987 (1977)). Ainsi, les

problèmes sociaux n'existent que s'ils ont d'abord été « définis ». Leur définition implique une séparation entre le normal et l'anormal. Elle suppose également la constitution d'une population de référence, médicalisée, « démographiée » (Hacking 1986) et localisée, contre laquelle sont comparées d'autres populations—ou des sous-groupes—pathologiques et problématiques. Par incidence, identifier un ensemble de conditions anormales implique avant toute chose d'élaborer des critères de normalité et d'idéaux sociaux. Savoir d'où émanent ces définitions ne saurait être explicité en ces lignes; ici, seules des pistes, des directions, serviront de points de repère. À commencer par celle-ci : l'acte même de cette définition est étroitement relié à la question du pouvoir.

Ce mémoire aborde son interrogation initiale en explorant la production de discours et de pratiques médiatiques qui sont apparues aux États-Unis à la suite de la « découverte » vers 1982-1983 d'une forme nouvelle du phénomène des sans-abri. Le phénomène fut particulièrement remarqué dans les environs de la ville de New York. Dans sa forme « traditionnelle », le phénomène des sans-abri est depuis longtemps reconnu aux États-Unis en tant que problème social.¹ Les populations qu'il regroupait—envisagées comme démographiquement marginales et relativement homogènes—étaient confinées dans des lieux géographiquement et symboliquement séparés (par exemple, le « Hoboemia » dépeint par Nels Anderson pour Chicago (1975 (1923)), le Skid Road de Seattle (Spradley 1988 (1970)), et le Bowery de New York (Giamao 1989)) des lieux considérés comme « convenables » aux activités de la société civile. La reconnaissance publique

d'une métamorphose du phénomène des sans-abri—particulièrement reliée au fait que le phénomène en question a « débordé » de ses confins géographiques traditionnels pour ainsi devenir particulièrement visible et afficher une démographie nombreuse et hétérogène (voir Blau 1992; Mitchell 1997)—fut accompagnée d'une renaissance de sa problématisation.

Pour atteindre la fin proposée, le notoire quotidien *The New York Times* (NYTimes), constituera le terrain d'où seront extraits les matériaux qui permettront d'édifier des réponses à ce questionnement. Les matériaux dont il est ici question se composent d'une sélection de 15 articles de nouvelles sur un total de 2 725 articles de nouvelles ayant comme sujet le phénomène des sans-abri qui ont été publiés dans les pages du NYTimes entre 1980 et 1998. Ainsi, l'interrogation initiale se spécifie de cette manière : comment le NYTimes a-t-il contribué à la problématisation du phénomène des sans-abri entre 1980 et 1998 ?

Un survol de la littérature

Si les médias peuvent être de généreuses sources d'informations directes et indirectes quant à la représentation de la pauvreté et sa construction dans le discours populaire, les études spécialisées à propos des divers aspects qui font référence à la pauvreté s'avèrent tout aussi révélatrices. De manière directe, les travaux qui se concernent avec le phénomène des sans-abri explorent trois questions : comment la pauvreté est représentée dans société, comment les

¹ Consulter Barak (1991), Beard (1987), Veness (1992), (1993). Voir aussi les recueils bibliographiques suivants : Bahr (1970), California (1961), New York Public Library (1906), Russell Sage Foundation (1925).

pauvres sont traités dans la société, et comment les pauvres mènent leur vie (Susser 1996 : 4). Indirectement, de par leurs problématiques et leur méthodologie, ces travaux offrent de précieux renseignements à l'analyse de la représentation de la pauvreté et de la différence.

De manière plus concrète, le fait que la majeure partie des enquêtes à propos de la pauvreté et du phénomène des sans-abri soient menées dans une perspective appliquée peut avoir de sérieuses conséquences quant aux politiques sociales qui peuvent être mises en place dans un avenir rapproché (Wagner 1993). Comme objets de connaissance, la pauvreté et le phénomène des sans-abri comportent un important potentiel de changements sociaux en ce que leur définition et délimitation peuvent être considérées lorsque vient le temps de déterminer des programmes et des stratégies d'aide et de soutien (Barak & Bohm 1989). On comprendra que dans le domaine des « sciences appliquées de la pauvreté » le climat soit particulièrement lourd et politisé depuis les débats de culture de pauvreté des années 1960 (Schlay & Rossi 1992; Susser 1996; Wilson & Aponte 1994). Comme l'ont résumé Anne B. Shlay et Peter H. Rossi, « *Researching homelessness is not for those who would avoid controversy* » (1992). Enfin, on rappellera qu'au delà d'un noble objectif de contribution à l'avancement de la connaissance, l'ensemble de ces travaux sont avant tout assujettis à des forces historiques qui affectent autant leurs sujets et objets que les structures qui permettent leur réalisation.

L'accroissement des populations de personnes sans-abri au début des années 1980 a provoqué la prolifération d'une nouvelle littérature spécialisée qui provient essentiellement de deux milieux : les institutions académiques, gouvernementales

et para-gouvernementales, et les groupes de pression voués à la défense des personnes sans-abri.

Il est difficile de dégager une synthèse du phénomène des sans-abri à partir des documents qui proviennent des milieux académiques et institutionnels au sens où aucune définition de travail de ce qui distingue une personne sans-abri de l'ensemble de la population n'a su générer un consensus. La plupart des travaux empiriques utilisent le fait de ne pas avoir de lieu permanent où habiter comme définition opératoire. Toutefois, un large spectre de perspectives existe quant à la définition du phénomène des sans-abri en tant que tel. Selon la définition adoptée, les estimations du nombre des personnes sans-abri aux États-Unis varient entre 250 000 et 3 millions d'individus (Schlay & Rossi 1992 :142).

Bien que cet écart soit grandement associé à la variété des méthodes de recherches utilisées (et peut-être même aux objectifs recherchés par les commanditaires de ces études), il rappelle que le phénomène des sans-abri est un phénomène dynamique souvent expérimenté de manière cyclique. Il rappelle également que les définitions secondaires à celle du phénomène des sans-abri, (notamment en quoi consiste un abri « adéquat », qu'est-ce que le fait d'être logé, qu'est-ce qu'un seuil de pauvreté, etc.) font appel à des valeurs sociales qui fluctuent dans le temps (Veness 1992).

Les causes du phénomène des sans-abri font également l'objet de nombreux désaccords. Les débats académiques sont polarisés entre deux méthodologies. La première pose le problème comme le résultat de causes externes et structurales, généralement conçues comme des conséquences de processus qui affectent l'ensemble de la société. Parmi ces causes, on trouve notamment la globalisation

des économies et ses effets sur l'emploi et la distribution des capitaux (Hopper *et al.* 1987; Susser 1996; Wilson 1987), les transformations dans le marché immobilier (Smith 1996a, Kasinitz, 1986 #666), de même que les transformations dans les politiques de santé et de services sociaux.

Si ces causes ont des effets immédiats sur les conditions de vie des personnes sans-abri, elles génèrent également un ensemble d'effets « détournés ». Par exemple, la globalisation des marchés n'a pas que des conséquences directes sur la disponibilité des capitaux; elle est également une idéologie qui influe sur la perception et l'évaluation de la disponibilité de ces capitaux et des moyens à mettre en place pour les attirer et les conserver. Dans ce cas, si la visibilité des personnes sans-abri dans l'espace public visible est perçue comme nuisible à la réalisation de cet exercice (du fait qu'elle laisserait transparaître des signes d'une instabilité économique), des moyens seront mis en place pour remédier à la situation, notamment la régulation et la criminalisation des comportements associés au phénomène des sans-abri (Mitchell 1997; Smith 1993). Il est ironique de constater que, si le phénomène des sans-abri peut être entendu comme un problème issu de ces causes externes, dans une perspective inversée, il devient aussi le problème de ces causes (dans le présent exemple, le phénomène des sans-abri « empêche » la globalisation de pleinement se réaliser). En somme, pour la méthodologie structuraliste, le phénomène des sans-abri est un des effets pervers de la combinaison d'un ou de plusieurs de ces processus externes.

L'autre méthodologie envisage le phénomène des sans-abri comme conséquence de causes corporelles, de l'ordre de la santé et des habiletés physiologiques et psychologiques. À un premier niveau, des causes médicales

sont identifiées comme provoquant la chute d'une personne vers la condition de sans-abri. Ce premier ordre de causes est habituellement associé à des incapacités physiques et mentales à mener une vie « normale ». Le cas des personnes anciennement traitées en institutions psychiatriques est souvent mentionné comme le cas type des nouvelles populations de personnes sans-abri (Baum & Burnes 1993; Caton *et al.* 1994).

Dans un deuxième niveau, ce sont les attitudes des sujets qui sont mises en cause pour expliquer la persistance du phénomène. Préparant un retour en force du darwinisme social, cette approche argumente que les politiques d'aide aux plus démunis contribuent à aggraver leurs conditions de vie plutôt que de les améliorer (Baum & Burnes 1993; Murray 1984). L'argument postule que suivant la « nature humaine », les pauvres sont paresseux et calculateurs (mais pas de la même manière que les analystes de politiques sociales). Ainsi, plus l'État donne aux pauvres, moins les pauvres cherchent à améliorer *eux-mêmes* leurs conditions de vie. L'ouvrage *The Bell Curve* (Herrnstein & Murray 1994)—spécialement intéressé à établir des corrélations entre le niveau de quotient intellectuel d'une personne et son statut socioéconomique—bien qu'il ne se concerne pas spécifiquement avec la question du phénomène des sans-abri, reste néanmoins important du fait de la grande influence de la méthodologie qu'il préconise sur les politiques sociales conservatrices. En somme, si on pousse à fond le raisonnement préconisé par les méthodologies individualisantes, le problème du phénomène des sans-abri en serait réduit aux personnes qui le vivent.

Les sources classées dans la catégorie des défenseurs des personnes sans-abri se sont quant à elles particulièrement intéressées à rendre les personnes sans-abri

politiquement visibles. En mélangeant des discours moralisateurs, éducatifs et politiques, ces auteurs ont cherché à donner à leur objet une attention publique qui n'est pas normalement concédée envers les autres pauvretés américaines.

C'est dans un contexte d'augmentation de l'écart entre les riches et les pauvres qui s'est produit au cours d'une époque de gouvernements néo-libéraux que ces auteurs ont eu à présenter l'existence du phénomène des sans-abri. Les efforts consentis par ces défenseurs ont été décrits comme « politiques de compassion » (Hoch & Slayton 1989) selon lesquelles les personnes sans-abri ont été présentées en tant que « victimes vulnérables et sans aide » des politiques de coupures de services sociaux (encouragées par l'administration Reagan) et de désinstitutionnalisation des soins psychiatriques, tout comme des coûts accrus de logement et des effets de la désindustrialisation.

L'objectif recherché par des telles stratégies rhétoriques est d'instituer la qualification des populations de personnes sans-abri en tant que « *deserving poor* » (Vincent 1993). Pour y parvenir, il devient nécessaire de repositionner l'attribution causale du phénomène des sans-abri de facteurs individuels vers des facteurs systémiques. Il importe aussi de générer l'empathie de personnes avec abri à l'égard de personnes sans-abri. Cette condition est satisfaite avec l'aide de témoignages qui s'efforcent de démontrer que le phénomène des sans-abri peut potentiellement affecter n'importe qui; que les personnes sans-abri sont des personnes comme les autres.

Néanmoins, tel que le souligne David Wagner, les stratégies rhétoriques adoptées par les défenseurs des personnes sans-abri ont pour effet de diagnostiquer et de différencier divers types de pauvres, entre *deserving poor* et

non-deserving poor (1993). Ceci est aggravé par le fait que les politiques de compassion ont généralement été menées par les défenseurs des personnes sans-abri plutôt que par les personnes sans-abri elles-mêmes, caractérisant ces dernières comme passives, dégagées de toutes responsabilités pour leurs conditions de vie et présentées comme dépendantes, isolées et différentes du reste de la population (Hoch & Slayton 1989 : 208). En procédant ainsi, les défenseurs se sont insérés dans le cadre des débats politiques conventionnels plutôt que de s'efforcer de transformer le « sens commun », la « sagesse populaire » face à la pauvreté. En présentant les personnes sans-abri de cette manière, les défenseurs se sont également contredits face à leurs objectifs. Si leurs efforts ont porté fruits quant à l'obtention de l'attention publique, la marginalisation des personnes sans-abri au travers de leur discours de compassion a en partie provoqué la mise en place de programmes qui les ont régulées, institutionnalisées et marginalisées plutôt que de les réintégrer à la vie « normale » (voir Piven & Cloward 1993 (1971)).

Tout compte fait, la question du phénomène des sans-abri—qu'elle soit abordée au sein du monde académique (avec le « noble » objectif désintéressé de quête du savoir) ou dans le cadre d'actions explicitement politiques—demeure très peu théorisée. Si cette question comporte un potentiel immédiat d'application et de transformation sociale—c'est en cela qu'elle provoque de bruyants débats—elle offre également un riche potentiel de questionnements théoriques. C'est ainsi que des géographes s'y arrêtent et posent des questions qui concernent la définition des notions de lieu et d'espace (Mitchell 1997; Rowe & Wolch 1990; Smith 1993; 1996a; 1996b; Veness 1992; 1993; Wolch & Li 1997; Wolch & Rowe 1992). En dépit du fait que plusieurs se sont efforcés d'en dégager les

frontières empiriques, le phénomène des sans-abri demeure un objet essentiellement défini de manière implicite. Il s'agit d'un objet malléable et qui sert à plusieurs fins : la lecture du NYTimes nous le rappellera.

Le New York Times comme cadre social

Le NYTimes jouit d'une notoriété qui le place en position d'exemplarité dans les champs médiatique et journalistique à un point tel que le médium est réputé jouer le rôle de la gazette non officielle des États-Unis. La valeur historique de son contenu est illustrée par le fait que la plupart des bibliothèques publiques, nationales, scolaires et universitaires y sont abonnées et conservent sous forme microfilmée la totalité des éditions publiées depuis la fondation du journal en 1851. Le NYTimes est spécialement reconnu pour sa pratique de publier dans leur intégralité les discours et les documents considérés importants, notamment les décisions de la Cour Suprême américaine et les transcriptions des conférences de presse présidentielles. D'ailleurs, la New York Times Company estime que « *The New York Times is one of the world's most influential publications; it is read by political leaders and businessmen and women throughout the U.S. and around the world* » (New York Times Company 1999). Au sein du champ médiatique, le journal qui allègue publier « *All the News That's Fit to Print* » est une institution; ce fait se confirme notamment par une appréciable production documentaire à propos de l'organisation, et de ses acteurs les plus marquants.²

² (Baldwin & Stone 1939; Bond 1931; Catledge 1971; Fine 1933; Frankel 1998; 1999; Goulden 1988; Greenwald 1999; Reston 1991; Robertson 1992; Sulzberger & Dryfoos 1987 (1979))

Sa réputation de conformité envers les canons contemporains du journalisme constitue le principal argument commercial du NYTimes. En effet, la New York Times Company dépend de la réputation d'assiduité de son journal à recueillir, rédiger et présenter les informations quotidiennes en conformité avec les critères d'objectivité et d'autonomie journalistique. C'est en ces termes que la New York Times Company présente sa raison d'être et son attrait à ses actionnaires et ses actionnaires potentiels dans ses rapports annuels (accessibles sur Internet) :

Every day The New York Times Company reaches more than 17 million people in pursuit of its core purpose of enhancing society by creating, collecting and distributing high-quality news, information and entertainment. We believe that our award-winning journalism creates strong customer loyalty that commands premium prices from advertisers, helping us increase value for our shareholders. In 1997 our belief proved true as all of the Company's business groups turned in strong performances. (New York Times Company 1998)

tout comme :

Today, New York Times editors and reporters throughout the world contribute to the creation of a highly sophisticated news report. The tradition of excellence that guides their work has garnered 73 Pulitzer Prizes, far more than any other news organization.... [We] 've learned that quality journalism is good business. (New York Times Company 1997)

Toujours dans la promotion de son principal produit, la New York Times Company, au travers de son site Internet corporatif (New York Times Company 1999), indique de substantiels indices quant à sa capacité d'attirer, conserver et identifier une audience « de qualité », c'est-à-dire une clientèle scolarisée et financièrement aisée.

Afin d'assurer le double « mandat » du NYTimes—« *enhancing society by creating, collecting and distributing high-quality news, information and entertainment* », et assurer la rentabilité de l'entreprise envers ses actionnaires —, la New York Times Company déploie d'importants investissements en capitaux

humains et matériels dans les activités qui relèvent du journalisme. La cueillette, la rédaction et l'édition quotidiennes de ces informations est le résultat d'un travail impliquant plus de 1 000 professionnels rattachés au News Department du NYTimes. Aussi, le médium est depuis longtemps réputé pour son zèle à recueillir la plus grande quantité possible d'informations : il dispose d'un considérable réseau de bureaux de correspondants étrangers et est abonné à plus d'une vingtaine d'agences de presse.

En somme, le NYTimes dispose d'une réputation de fiabilité et responsabilité à l'égard de son audience. La New York Times Company anime cette réputation à travers les investissements importants dans ses activités informationnelles. Cette stratégie permet à la Compagnie de s'assurer de la loyauté du lectorat du NYTimes; un lectorat qui, de par son capital social, culturel, politique et économique, incarne des qualités désirables et hautement estimées. Ainsi, étudier la couverture du phénomène des sans-abri par le NYTimes s'offre comme une avenue permettant d'observer comment certaines inégalités sociales sont négociées par leur problématisation et classification.

1 Cadre théorique

Selon Michel Foucault (d'après l'analyse de Dreyfus & Rabinow 1983 : 184-188; 1984 : 264-270), le pouvoir est une « matrice générale de rapports de forces », un ensemble de relations qui sont « inégalitaires et mobiles ». Ces relations font effet à un moment précis dans une société donnée au moyen de technologies qui sont, par définition, politiques. Ces technologies sont nombreuses et variées. Elles peuvent être figurées par le biais d'objets et de représentants matériels et au travers des institutions et des relations sociales. Elles peuvent pareillement être articulées et véhiculées dans la quotidienneté des discours et des pratiques formulés et répétés par quidam. Le pouvoir a des effets concrets et régénérateurs; il se matérialise dans les discours et les pratiques grâce au concours des technologies.

Le pouvoir dont nous parle Foucault est multidirectionnel et incorporé, il « s'exerce autant sur les dominateurs que sur les dominés; il implique un processus d'autoformation et d'autocolonisation » (Dreyfus & Rabinow 1983 : 186; 1984 : 267). La domination s'avère être ainsi un effet du pouvoir plutôt que son essence. Il importe de souligner que la domination ne peut être réduite à la seule pratique de la répression; elle doit plutôt être envisagée comme une hégémonie, un effet manifesté dans l'expérience quotidienne du sujet au travers de la triple combinaison entre discours, pratiques et technologies. À l'inverse, la liberté n'est pas synonyme d'absence de pouvoir.

Enfin, le pouvoir est un ensemble de relations qui agissent dans un enchevêtrement d'individus (en tant que corps et subjectivités) et d'objets matériels. Ces relations sont « intentionnelles et non subjectives », où d'une part, à un niveau local, aucune décision ne s'exerce sans calcul stratégique, « sans une série de visées et d'objectifs », « une logique parfaitement claire ». Mais, d'autre part, dans une perspective englobante, « il arrive qu'il n'y ait plus personne pour les avoir conçues et bien peu pour les formuler » (Foucault 1976 : 125). Sans sujet et sans tacticien, mais, incarné et pragmatique, le pouvoir est ubiquitaire; il se situe dans les discours, les pratiques et les technologies qui le concrétisent et le reproduisent.

Plusieurs champs disciplinaires, de la sociologie des media aux *cultural studies*, se sont penchés sur la question du pouvoir véhiculé au travers des media. En ce sens, des craintes existent à propos des conflits d'intérêts qui pourraient survenir dans le lien qu'entretiennent les media avec leurs annonceurs, avec l'État, ainsi qu'avec leurs propriétaires qui, de nos jours, sont généralement organisés en empires corporatifs.³ On craint tout autant la censure, la désinformation et la surinformation, la sélection des informations à être publiées ou diffusées, la relation étroite qui existe entre les agents d'informations et les journalistes, et la transformation de ces informations en nouvelles ou produits d'information.⁴ Enfin, on s'intrigue quant à la consommation de la production des media par la « masse »—le public qui s'informe—et la lecture, l'interprétation, la perception et

³ (Bagdikian 1978; 1990; Entman 1989; Epstein 1973; Gans 1979; Herman & Chomsky 1988; Sigal 1973; Tuchman 1978)

⁴ (Bennett 1975; 1988; Gandy 1982; 1991; Gans 1979; Gitlin 1980; Hall *et al.* 1978; Manoff 1987; Ryan 1991; Schlesinger 1978; Schudson 1991; Shaw & McCombs 1981; Tuchman 1978)

la réception qui résultent de la médiation des messages qui lui sont proposés par les media.⁵ Peu importe le lieu où s'exerce le pouvoir, dans le rapport interinstitutionnel, dans la pratique institutionnelle ou dans le rapport médiatique entre le médium et l'agent consommateur, ou peu importe que ce même pouvoir s'exerce simultanément dans chacun de ces lieux, l'existence d'un rapport étroit entre media et gouvernance est difficilement contestable.

La capacité de fixer une séparation entre le normal et le problématique est un des lieux où le pouvoir révèle ses effets. Cette capacité permet d'établir et de fixer comme paradigme des représentations, des définitions, des manières de voir le monde. Parce que leur fonction première consiste à diffuser des faits concernant la réalité sociale, les media d'informations assument l'exercice d'un tel pouvoir de représentation. Toutefois, cette capacité ne constitue pas le dessein de l'entreprise médiatique mais plutôt son effet.

Le champ médiatique n'est pas localisé et organisé en un foyer central; il est plutôt diffus et réparti en plusieurs lieux—chacun de ses media—qui ne sont pas structurellement et explicitement coordonnés les uns par rapport aux autres. S'il y a une régularité, c'est qu'elle se manifeste parmi des pratiques propres à ce champ. Ces pratiques sont instrumentales, impersonnelles, matérielles, productives et mobiles. Elles constituent une technologie qui est formellement enseignée dans les écoles de journalisme. Elle ordonne et sanctionne le travail des journalistes et se surimpose également en tant que critères normatifs explicites et institutionnalisés en un code déontologique et un conseil disciplinaire

⁵ (Ang 1990; Condit 1989; Curran 1990; Fiske 1989; Hall 1980; Hobson 1980; 1982; Lang & Lang 1981; 1983; McGuigan 1992; Morley 1993)

professionnel. Cette technologie est également apprise, mais de manière moins formelle, par l'audience qui sait distinguer entre un produit médiatique qui satisfait à ces critères d'un autre qui n'y arrive pas. Il s'agit d'une technologie disciplinaire en ce que, pour combler des besoins énoncés de productivité, elle enrégimente les journalistes et les techniciens des media au sein d'une hiérarchie qui subdivise et spécialise le travail en une multitude de tâches et le soumet à un rythme chronométré (cf. Figure 1 « *The Way Things Work* »).

Le travail de journalisme cherche à satisfaire un engagement contradictoire. D'une part, cet engagement mandate les media d'informations de faire état des faits et des événements qui se sont produits durant le laps de temps couvert par leur édition. Ce mandat est souligné par l'engagement solennel déclaré en 1896 par le fondateur du NYTimes « moderne », Adolph S. Ochs :

To give the news, all the news, in concise and attractive form, in language that is parliamentary in good society, and give it as early, if not earlier, than it can be learned through any other reliable medium; to give the news impartially, without fear or favor, regardless of any party, sect or interest involved; to make of the columns of The New York Times a forum for the consideration of all questions of public importance, and to that end to invite intelligent discussion from all shades of opinion. (Schudson 1998 : 177-178)

D'autre part, afin d'être dûment rapportés, ces mêmes faits nécessitent avant tout d'avoir été identifiés, sélectionnés et interprétés par le corps journalistique. En effet, comme le souligne Herbert Gans, les media sont aux prises avec des contraintes de limitations qui sont intrinsèques à leur support matériel : limitations d'espace, de temps de production, et de ressources humaines, matérielles et financières (Gans 1979 : 80). Un tri des faits et des événements est nécessaire; les media doivent discriminer la pertinence de l'impertinence. Cette exigence est

explicite : « *When you buy The Times you get a guide, you get judgment, you get credibility and you get the finest talent in the news industry.* » (New York Times Company 1999).

Le processus menant à cet exercice de discrimination est complexe. A priori, il résulte de la technologie journalistique, envisagée comme un ensemble de pratiques régulièrement exercées par des professionnels qui savent investir la réalité et en tirer parti, l'analyser et la transposer en énoncés. Le critère d'objectivité de nos jours cher à la pratique journalistique (Schudson 1978) sert ici de point de référence permettant de déterminer la crédibilité de l'interprétation. La technologie journalistique est ici une méthode, une clé de lecture par rapport à laquelle l'ensemble du processus est constamment confronté.

Le rôle souvent actif des sources de renseignements et d'informations a déjà été noté plus haut. Elles peuvent influencer les considérations concernant la pertinence de leurs propos et / ou de leurs activités au travers de stratégies visant à d'entrer en contact avec les professionnels de l'information. Parmi ces tactiques, on notera les conférences de presse, l'élaboration d'événements médiatiques, le développement de relations cordiales avec des journalistes, et on peut même supposer l'élaboration de conjurations destinée à attirer l'attention des médias. Tout compte fait, l'accès de certaines sources aux considérations des journalistes repose souvent—mais pas toujours—sur la connaissance qu'ont celles-là de la technologie de ceux-ci. Néanmoins, cet accès, s'il a lieu, ne garantit pas qu'il aboutira une diffusion vers l'audience, et, advenant le cas, que cette diffusion sera conforme au message désiré. Entre autres, selon Gans, les journalistes détestent « collaborer » lorsqu'ils se sentent « manipulés » par leurs sources d'informations

(1979 : 122). Le discours épaulant la technologie journalistique présente les faits et les événements de la réalité comme s'ils pouvaient et devaient parler d'eux-mêmes.

Nonobstant ce discours, cette technologie est historiquement constituée et localisée. Son discours ne peut à lui seul expliquer le processus qui permet d'identifier, de sélectionner et d'interpréter les sujets d'informations qui méritent d'être pris en considération.

Comme ce sont aussi des entreprises commerciales, les media d'informations ne peuvent ignorer la contribution jouée par leur audience par rapport à l'appréciation de leur entreprise. Ainsi, pas d'audience, pas d'annonceurs; pas d'annonceurs, pas de revenus. L'audience constitue un sérieux facteur autour duquel sont élaborées bon nombre de stratégies qui se rapportent au contenu des media. En ce sens, j'ai déjà mentionné que le New York Times Company établissait une telle liaison entre le NYTimes et son audience par sa stratégie de vendre une information dite « de qualité » et ainsi s'assurer la loyauté de son audience. Pour des raisons commerciales, l'audience est empiriquement identifiée, localisée et catégorisée. Lorsqu'ils vendent leurs espaces publicitaires à leurs annonceurs, les media vendent l'accès à cette population objectivement définie et conçue comme active.

Paradoxalement, c'est à une audience différente à laquelle les media s'adressent durant leur routine qui consiste à faire état, par voie de sélection, de la réalité. Il s'agit ici d'une audience subjective et passive. Une audience toujours présente, statique, symboliquement localisée et catégorisée.

UNE AUDIENCE SUBJECTIVE

Serait-elle physiquement localisée n'importe où sur la planète, l'audience est d'abord symboliquement située dans un espace et un temps qui sont analogues à ceux des media qui s'y adressent. L'audience est autant regroupée en une population de lecteurs et / ou d'auditeurs qui est délimitée et catégorisée en fonction de considérations qui relèvent à la fois de techniques statistiques sophistiquées codifiant des normes culturelles (Hacking 1986), qu'elle est localisée et interprétée de manière implicite et intuitive—une audience imaginaire à qui les journalistes s'adressent au moment de rédiger leur nouvelle; une audience avec laquelle s'identifient les journalistes (Gans 1979) et dont on suppose qu'elle essaie de comprendre le message d'informations qu'on lui présente et le « sens profond » qui le soutient. Une population empiriquement et imaginativement figurée par certaines catégories (notamment Blanc, mâle, col blanc et banlieusard) incarnant des parangons autour desquels tout devrait se rapporter (voir Katz 1999 : 41).

Cette question gagne de l'ampleur lorsque sont examinés les liens prééminents qui existent entre les media et les lieux—des tranches d'espaces délimitées—où sont basées leurs entreprises. Les media sont des institutions économiques localement situées qui contribuent, au moyen de leur produit, à la construction symbolique de l'espace (d'autres parleraient plutôt de « marché ») qu'elles investissent, s'agit-il du quartier d'une ville, d'une ville, d'une région, d'un état ou d'un ensemble d'états (Parisi & Holcomb 1994 : 377). Nonobstant l'échelle spatiale envisagée, le fait demeure que c'est plus souvent qu'autrement en ville

qu'on retrouve les fondations matérielles de cette industrie. Une ville qui est à la fois objective et subjective; définie, investie et occupée comme un lieu où se fixe le contexte qui détermine les critères d'exclusion et d'inclusion sociale qui séparent les faits et les événements jugés dignes d'exciter l'intérêt local, de ceux qui relèvent de la curiosité et de la diversité tout comme de ceux envisagés comme impropres à la considération. Une ville qui, en tant que foyer de production et d'attention, condense simultanément les souhaits et les craintes d'une société rationnellement planifiée et d'une sociabilité humaine spontanée; une ville représentée et expérimentée autant en tant qu'espace utopique que comme déconcertante dystopie (Buck-Morss 1989). Un milieu qui est émotionnellement exhibé dans les media par un ensemble d'images et d'idées qui en sont certainement détachées.

Le discours qui soutient le bien-fondé du champ médiatique—peu importe dans quelle échelle se situe l'économie de sa diffusion—est quant à lui immensément localisé dans l'institutionnalisation de l'individualisme libéral dans la constitution de l'État occidental. Les pratiques de production discursive des media génèrent des liens identitaires très forts à l'égard de cette population considérée comme ensemble de sujets individualistes libéraux. Ces sujets présumés égaux dans leurs droits inaliénables à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur, rendent légitime le droit des media d'exercer leurs libres discours dans le cadre de leur libre presse. Étant relativement autonomes par rapport au pouvoir de l'État, les media sont ici envisagés comme gardiens des libertés civiles; leur fonction se réduit à assurer la protection du sujet contre les abus du pouvoir de l'État. Le fait que les institutions médiatiques soient organisées en

vertu du régime de l'entreprise privée (et donc soumises aux lois de la concurrence) motiverait celles-ci à accomplir cette charge. Pour tout cela, les media s'adressent à cette audience subjective qui doit être protégée avec un certain mélange de condescendance et de complaisance.

Mais tout cela requiert que l'audience puisse jouir préalablement des conditions permettant de s'épanouir dans le cadre de l'utopie libérale. Le contraire démontrerait l'illusion de ce raisonnement et anéantirait ainsi la légitimité des media dans leur capacité de « proposer » des représentations—dans le double sens de protecteur mandaté du sujet face à la tyrannie du pouvoir institutionnel et de celui de producteur de connaissances—tout comme leur présomption d'exercer ce même pouvoir de manière autonome face au contrôle de l'État ou d'intérêts corporatifs. Institutions issues de la pensée libérale, les media ne peuvent donc légitimement subsister à sa négation. L'État est ici envisagé comme l'aboutissement de cette pensée libérale. C'est pourquoi les media d'informations s'érigent tout autant en apologistes de l'ordre établi; un ordre, incarné par l'État, qui assure la mise en place et la reproduction du projet qui soutient le champ médiatique.

L'enjeu de la messagerie médiatique est disputé au sein d'une forme symbolique et désincarnée d'espace qui, selon les circonstances, est soit privé, soit public. Alors que l'accès aux moyens de diffusion d'un médium relève du domaine du privé et du restreint (ce qui est diffusé ou publié dépend de la responsabilité ultime de l'organisation qui produit le médium), les effets de la diffusion d'information sont directement injectés dans l'espace public. La position occupée par les media d'information, tout comme les discours qu'ils tiennent à

propos de cette même position, est paradoxale. D'une part, ils affirment refléter dans leurs productions informatives la chronique quotidienne de l'espace public avec le désintérêt sous-entendu par la notion d'objectivité journalistique. D'autre part, à titre de participants actifs dans le jeu de rapports politiques qui se déroule au sein l'espace public, les médias d'informations occupent une position intéressée qu'ils se doivent de justifier, s'interposant à la fois comme critique et apologiste de l'État comme du citoyen. C'est donc en fonction du bien ultime de l'espace public que les media d'informations rapportent et dissertent sur et à propos des événements de la réalité sociale. Ainsi, dans toute cette logique, ils se retrouvent dans une position qui leur permet légitimement de trancher entre le désirable et le non désirable, entre le normal et l'anormal, négociant les tensions qui existent entre leur mandat libéral de sauvegarde des droits civils et leur exigence institutionnelle de défendre et d'encourager la convenance de l'État tout comme les intérêts corporatistes (incluant les leurs).



The Way Things Work

Each day, it takes a dedicated team of professionals to produce the daily paper. From news gathering to editing, printing to delivery, the following illustrates the day's activities from start to finish.

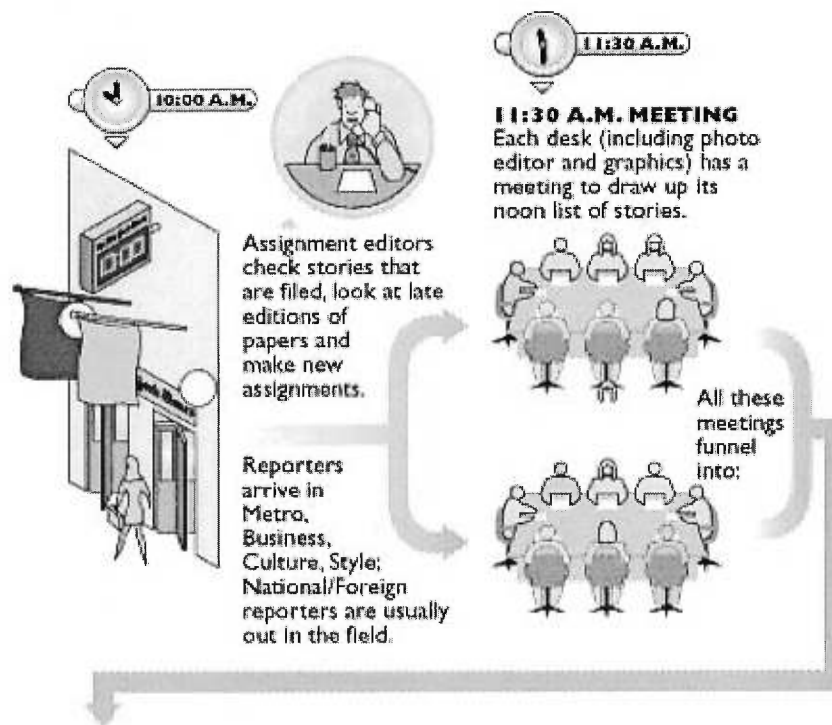


Figure 1 : *The Way Things Work*

© 1999, The New York Times Company

(Note : image modifiée pour des fins d'édition.)

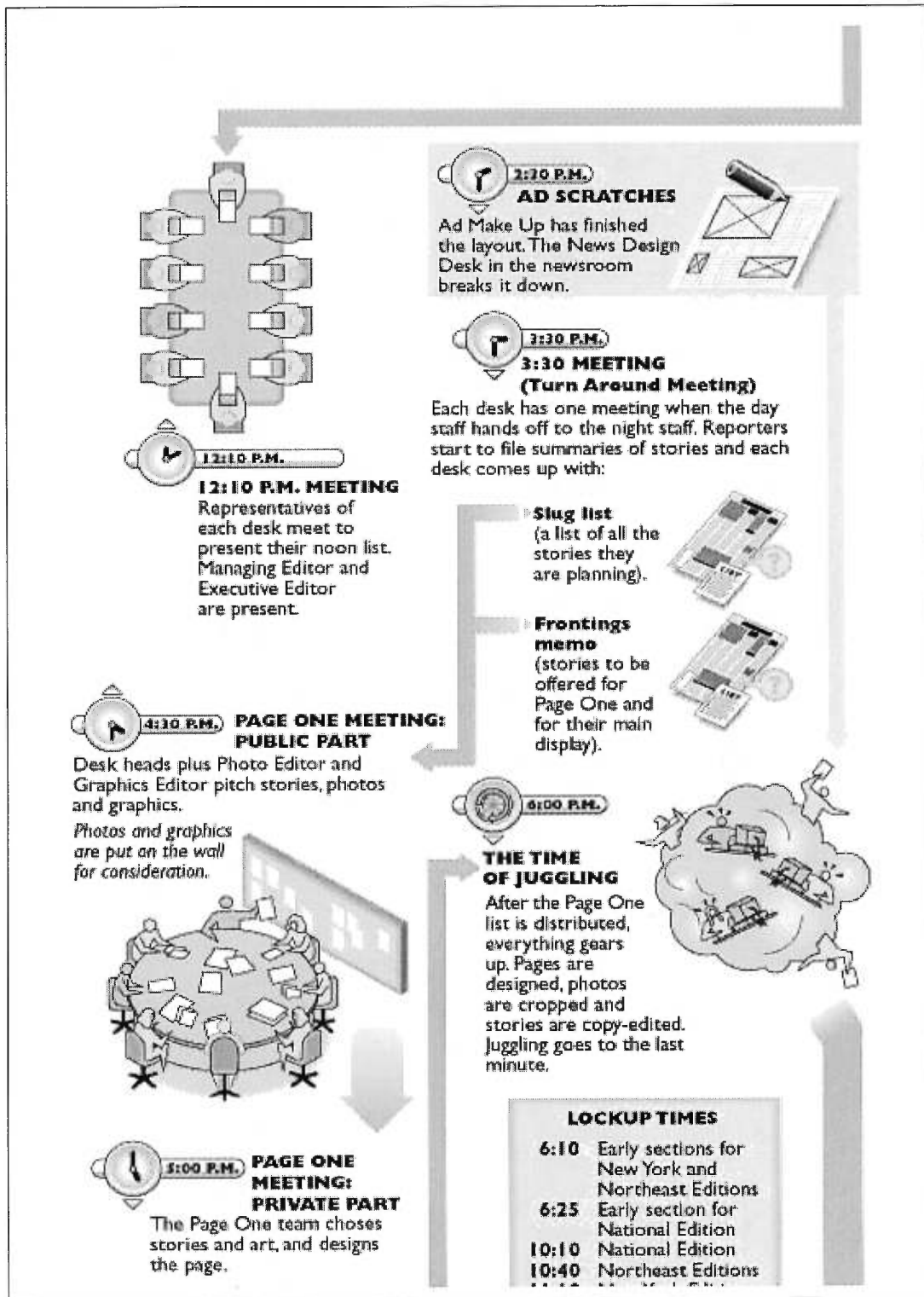


Figure 1 (suite) : *The Way Things Work*
 © 1999, The New York Times Company

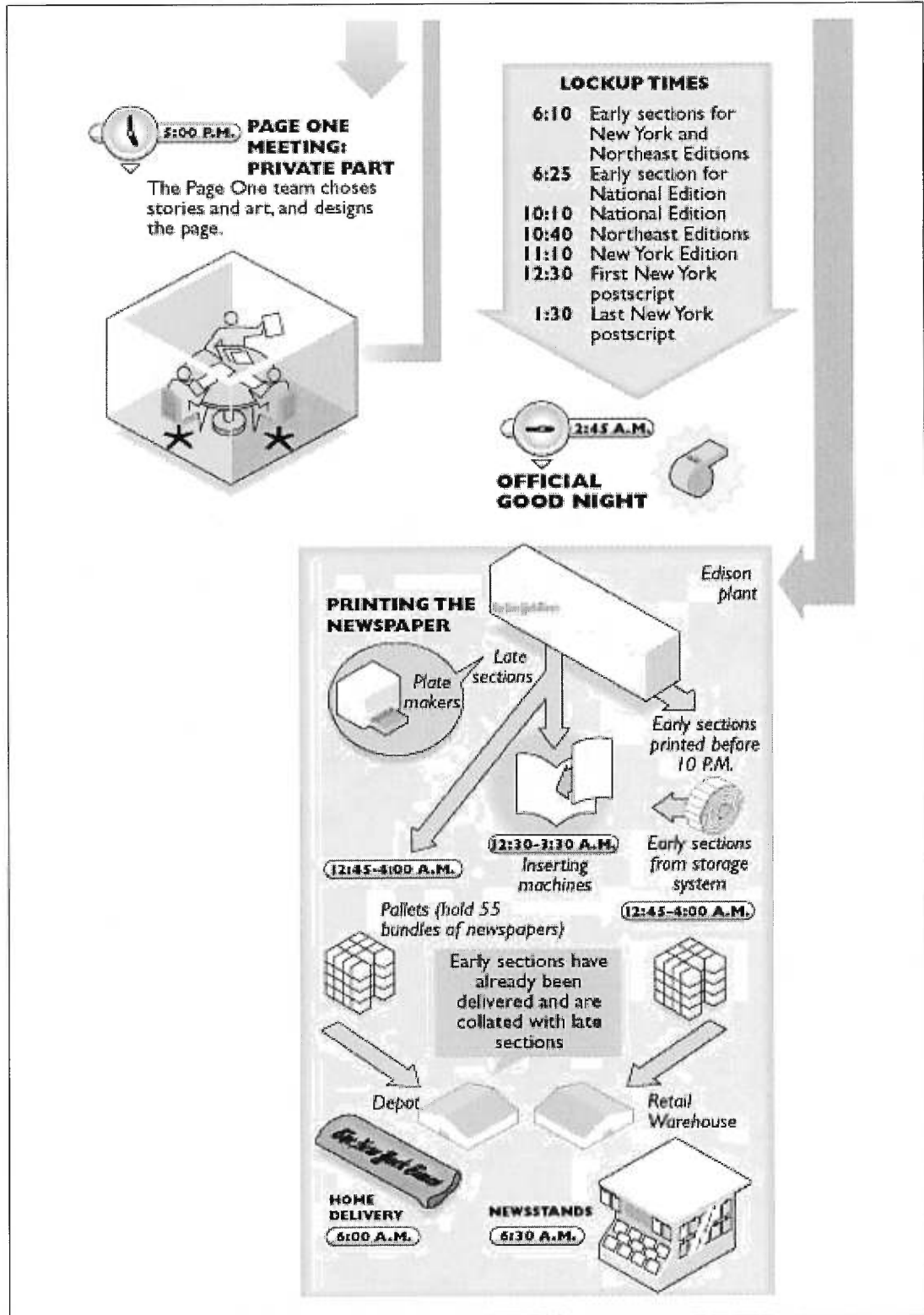


Figure 1 (suite) : *The Way Things Work*
© 1999, The New York Times Company

2. Méthodologie

Ce mémoire s'intéresse à savoir comment les media transigent des connaissances de la vie quotidienne et attribuent des statuts normatifs au contenu de leur objet. En d'autres mots, le mémoire cherche à comprendre comment les normes sociales sont définies. Il est ici supposé que la nature de leurs relations avec les anti-normes, les « problèmes », s'avère une piste de réflexion productive.

Le choix du NYTimes comme sujet de l'analyse fut fixé en fonction des lignes qui ont été tracées dans l'Introduction. Le NYTimes est une autorité en matière d'information, parfois ce qui y est imprimé peut inciter des personnes à reconsidérer leur opinion ou opter en faveur de telle ou telle décision. Malgré tout, le NYTimes est aussi une institution soumise à l'influence de l'autorité. C'est ce jeu de relation entre l'objectification et l'assujettissement au pouvoir par le NYTimes et ses acteurs qui demeure le thème central du mémoire. Dans une visée ultime mais qui ne se réalisera pas ici, le fait que le NYTimes, une entreprise privée, soit considéré en tant qu'institution crédible et apte à diffuser une variété de connaissances à propos de la réalité promet la possibilité de déterminer des frontières à une culture américaine envisagée à la fois comme unificatrice et diversificatrice envers ses sujets et objets, et à la fois comme dynamique et statique.

Cette recherche qui voulait voir comment les normes sont définies par leurs contraires s'est en premier lieu intéressée aux mentions dans le NYTimes de la ségrégation raciale résidentielle, et ce dans deux périodes : dans les années 1960, et du milieu des années 1980 au milieu des années 1990. Le souhait était de

trouver des éléments de discours qui permettraient de mieux comprendre comment est négociée la question raciale aux États-Unis.

Pour trouver des articles qui ont été publiés dans le NYTimes, il est nécessaire de consulter les volumineux *Index* annuel. Les articles y sont classés par sujets. Ce qui est arrivé avec le projet initial, c'est que les concepts qui permettraient d'identifier objectivement les ghettos sont inexistantes. Pour lire des articles dont les informations traitent des ghettos, il eut fallu d'établir des inférences qui auraient permis de les approcher de manière indirecte et non exclusive. Autrement dit, « ghetto » n'est pas un terme dans l'*Index*; pour en lire des parcelles, il faut rechercher des faits que certains associent aux ghettos. J'ai d'abord pensé « logement », à « crime », à « pauvreté » et à des noms de quartiers considérés comme ghetto, notamment Harlem.

Trois problèmes sont ressortis : premièrement, l'ensemble de ces termes regroupe des items qui ne sont pas exclusifs à la situation dans les ghettos—des récits de logement, de criminalité et de pauvreté ont lieu partout dans la ville, pas seulement dans les ghettos. Deuxièmement, si l'*Index* catégorise géographiquement les sujets des articles, ces catégories sont très générales et ne permettent pas d'exclure les lieux en deçà des boroughs de New York. Enfin, bien que la délimitation des ghettos au travers ces thématiques eut toujours été possible,⁶ le fait qu'elle soit issue de mes inférences et non de celles explicites du NYTimes au travers de son *Index* ou de ses articles n'aurait pas rendu justice à mon sujet. Si ces thèmes ne sont raisonnablement pas étrangers aux conditions de

vie dans les ghettos, la réalité des ghettos ne s’y limite pas. Les ghettos auraient été nécessairement des lieux où n’existent que des problèmes de criminalité, que des problèmes de logement et que des problèmes de pauvreté et en provoquant cette sur-dramatisation, j’en serais probablement arrivé à la conclusion que le NYTimes dépeint les ghettos comme des lieux où il serait souhaitable de ne pas habiter et où règnent le désordre et l’accablement. Si dans son analyse d’une série d’article du NYTimes titrée *Another America : Life on 129th Street*, Peter Parisi est brillamment arrivé à cette conclusion⁷ (Parisi 1998), l’auteur n’a probablement pas eu à chercher si cette série d’articles existait ou non.

Il a donc fallu se tourner vers un autre thème d’« anormalité sociale ». Le phénomène des sans-abri remplissait cette exigence et possédait son propre domaine thématique dans l’*Index*. Un premier survol de la littérature académique sur ce sujet a permis de délimiter la période qui s’étend de 1980 à 1998 pour rechercher les articles de nouvelles à propos des personnes sans-abri

Les recherches initiales ont permis d’identifier deux éléments importants qui sont illustrés dans la Figure 2. D’abord, le terme regroupant les articles qui abordent le phénomène des sans-abri dans l’*Index* est passé de « *Vagrancy and vagrants* » à « *Homeless persons* ». Ensuite, le nombre d’entrées annuelles d’articles à propos du phénomène des sans-abri montre une variation de l’intérêt médiatique annonçant une variation dans les manières d’aborder la question. La Figure 3, qui contraste le nombre d’entrées classées comme courrier des lecteurs

⁶ Quoique fort laborieuse; ce serait comme essayer de retracer l’histoire géographique des porteurs d’un patronyme aussi répandu que Gagnon ou Tremblay en cherchant la mention de leur nom dans des annuaires téléphoniques montréalais des trente dernières années.

au nombre d'éditoriaux à propos du phénomène des sans-abri, montre certaines correspondances avec ces transformations.

Entre 1980 et 1998, un total de 3 410 entrées regroupe des items qui mentionnent d'une manière ou d'une autre le phénomène des sans-abri. De ce nombre, 2 725 articles de nouvelles—ce qui exclut les chroniques, les éditoriaux et les lettres des lecteurs—ont été publiés sur la question. Un premier échantillonnage de près de 200 articles a été fait sur ce total afin d'identifier des tendances dans la couverture. Enfin, ce nombre a été réduit à 15 articles qui furent considérés comme représentant assez bien les tendances du moment de leur publication.

⁷ « [Denise] Oliver said that she met a resident reading the stories, who said, "I am so tired of being called the 'underclass'." » (Parisi 1998 : 247)

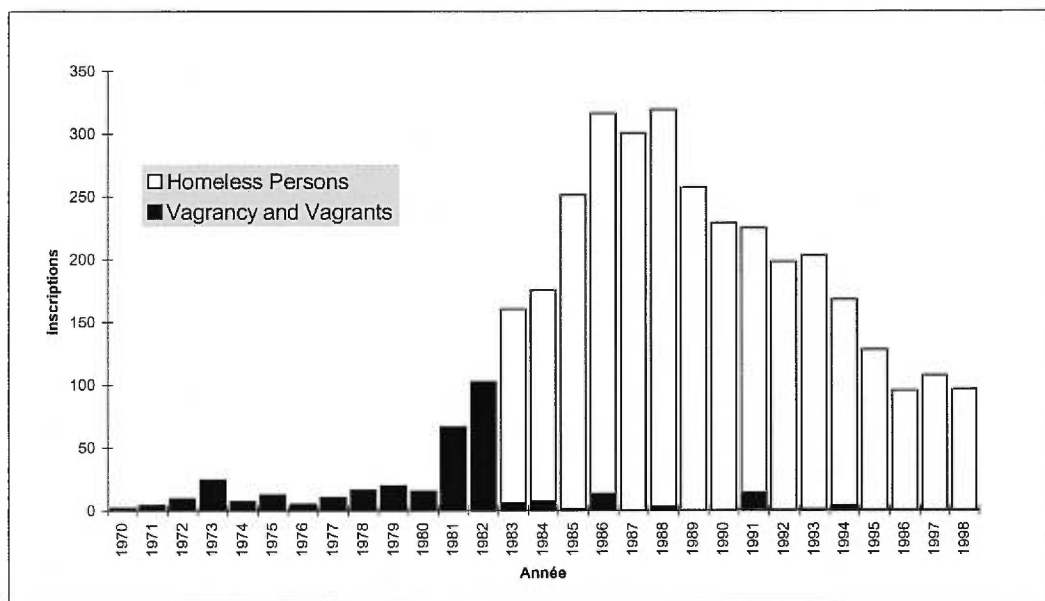


Figure 2 : Nombre d'inscriptions de "Homeless Persons" et de "Vagrancy and Vagrants" dans *The New York Times Index*, 1970-1998

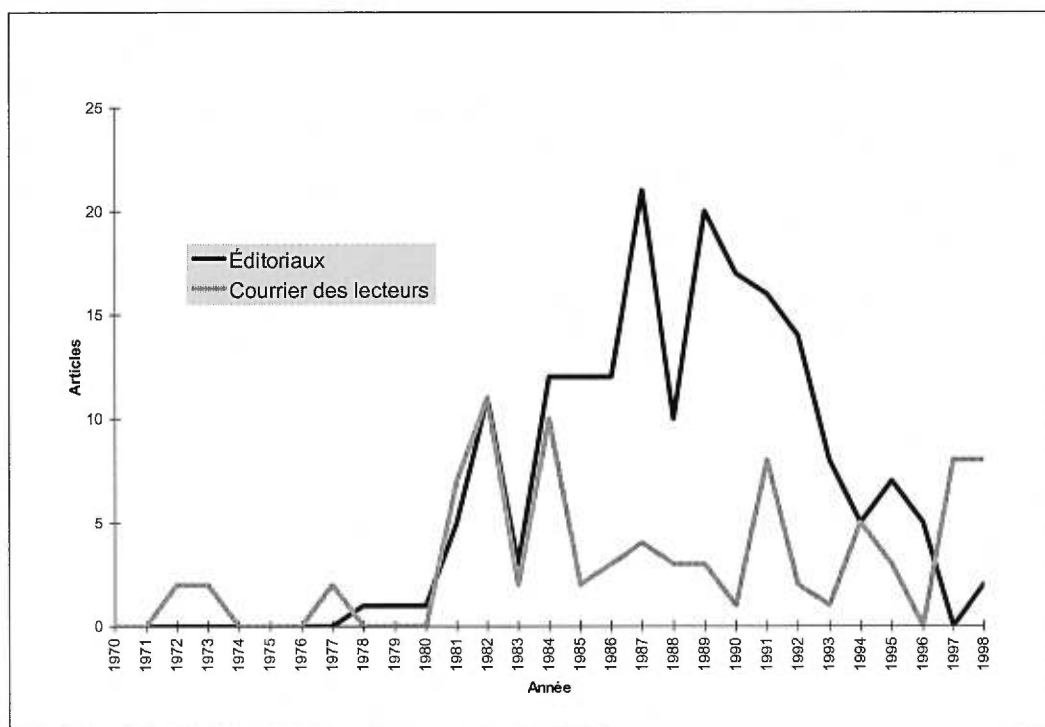


Figure 3 : Éditoriaux et Courrier des lecteurs à propos du phénomène des sans-abris publiés dans *The New York Times*, 1970-1998

3. Les principales périodes du phénomène des sans-abri dans le NYTimes

Comme on pu le voir dans la Figure 2 (Inscriptions de « *Homeless persons* » et « *Vagrancy and vagrants* » dans *The New York Times Index*, 1970-1998), le terme « *Homeless persons* » en vient à partir de 1983 à remplacer celui de « *Vagrancy and vagrants* » afin de désigner dans l'Index du NYTimes les articles qui font référence au phénomène des sans-abri. Puisque le terme « *Vagrancy and vagrants* » fait surtout référence à un comportement associé au phénomène des sans-abri plutôt qu'à la situation sociale du phénomène, sa métamorphose vers « *Homeless persons* » semble indiquer une nouvelle sensibilité du NYTimes envers les dimensions multiples du phénomène des sans-abri. On remarque également dans la Figure 2 qu'à partir de 1983 le phénomène des sans-abri est une thématique qui semble de plus en plus productive en termes d'entrées dans l'Index. Cette tendance croissante sera soutenue jusqu'en 1988. Par la suite, bien qu'au travers du terme de « *Homeless persons* » le phénomène des sans-abri soit toujours un sujet régulier dans les pages du NYTimes, celui-ci semble perdre une partie de son intérêt médiatique

Il semble clair qu'à l'intérieur des pages du NYTimes, le phénomène des sans-abri a fait l'objet d'une nouvelle appréciation. Les informations contenues dans la Figure 3 (Éditoriaux et Courrier des lecteurs à propos du phénomène des sans-abri dans *The New York Times*, 1970-1998), corroborent cette affirmation. En tenant compte du fait de l'espace limité de la page éditoriale qui contient autant les

éditoriaux non signés que les courriers des lecteurs, on constate que le phénomène des sans-abri est devenu un sujet de grande préoccupation pour la direction éditoriale du NYTimes (surtout si l'on prend en compte le fait que la question du phénomène des sans-abri doit partager cet espace avec beaucoup d'autres questions). En ce qui concerne les nouvelles d'information, on peut supposer qu'en dépit de la question d'un choix éditorial établi notamment en fonction de leur intérêt médiatique, les événements qui les soutiennent n'apparaissent pas d'eux-mêmes. Par exemple, le NYTimes ne crée pas une surpopulation des abris municipaux pour personnes sans-abri, mais il décide s'il s'agit ou non d'une nouvelle digne de publication. Le médium est également en position de déterminer quelle quantité constitue le barème qui distingue le nombreux du non nombreux. En outre, la décision de publier ou non un éditorial à propos de la question relève d'un choix explicite de la direction éditoriale du NYTimes. Selon Jack Rosenthal, directeur du comité de 12 éditorialistes en 1986, les décisions du contenu de la section éditoriale sont faites de manière « collégiale », néanmoins, selon Karl E. Meyer, membre de ce comité depuis 1979, ce « collègue » n'est pas démocratique (cités dans Diamond 1995 (1994) : 281). L'équipe se réunit trois fois par semaine afin de discuter des préoccupations et des orientations à inscrire dans la page éditoriale du NYTimes; mais en bout de ligne, c'est le *publisher*—la personne qui dans l'organigramme effectue le lien entre l'organisation corporative et l'organisation éditoriale du médium—qui décide des nominations au comité de la section éditoriale, pouvant même parfois soumettre ses propres éditoriaux. Plus de 20 éditoriaux sur la question du phénomène des sans-abri ont été publiés en 1987 et en 1989—en termes pratiques, cela revient à dire que pour ces deux

années, le phénomène des sans-abri occupe une portion de l'espace limité de la page éditoriale à toutes les trois semaines, ou un peu plus de 5 pour cent des jours de l'année.

La Figure 3 indique aussi un léger accroissement de la fréquence du courrier envoyé par le lectorat du NYTimes par rapport à la question du phénomène des sans-abri. Le nombre d'entrées suggère que la thématique génère un intérêt parmi le lectorat. Néanmoins, il faut souligner que le contenu du courrier des lecteurs n'a pas été pris en compte dans le cadre du mémoire, il importe donc de dégager certaines mises en garde. Premièrement, rien ne nous indique si le lectorat réagit au contenu précédemment publié par le NYTimes sur la question du phénomène des sans-abri ou s'il se sert de l'espace réservé au courrier des lecteurs comme tribune permettant d'exprimer des préoccupations non abordées par le NYTimes (comme témoin de la rencontre entre le médium / espace public et la « réalité »). Deuxièmement, l'espace de la page éditoriale du NYTimes étant limité, le courrier des lecteurs est soumis à des processus de sélection, de correction, et d'optimisation. Durant les années 1980, environ 300 lettres de lecteurs parvenaient quotidiennement au bureau du NYTimes, contre sept ou huit quotidiennement publiées. (Diamond 1995 (1994) : 279). Enfin, l'« authenticité » du courrier des lecteurs—au sens où celui-ci serait le reflet d'un monde externe à l'organisation du médium—peut être mise en doute. Comme le souligne Edwin Diamond : « *The Times' news standards explicitly prohibit any resort to fakery or fiction-writing techniques. But the pseudonymous letter was something of a family tradition.* » (1995 (1994) : 140).

Le phénomène des sans-abri réifie une population qui se distinguait en fonction de causes mutuellement non exclusives, à savoir : santé mentale, sécurité économique, redéveloppement urbain, environnement social, efficacité des services sociaux et communautaires, et volonté politique d'éradiquer les causes et les effets du phénomène. Sur ce point, il est intéressant de constater à quel point cette gamme de causes—malgré leur conceptualisation en apparence neutre—implique une forte charge de normativité sociale et inversement un large éventail de problèmes sociaux. (Il n'y aurait pas lieu par exemple de poser la question de la santé mentale si on envisageait une population comme étant mentalement en bonne santé.) Parce qu'elles sont chacune très complexes et souvent reliées les unes aux autres, les causes que ces schèmes mettent en évidence dans les travaux à caractère institutionnel comportent d'importantes dimensions normative et réductionniste. Ces causes finissent en fin de compte par catégoriser des individus en une population désignée comme étant homogène : les personnes sans-abri.

Une première lecture d'une sélection plus vaste que la collection d'articles étudiés pour ce mémoire a permis d'identifier quatre moments de représentation du phénomène des sans-abri dans le NYTimes depuis 1980. La première période correspond à une vision que l'on pourrait dire « classique » (autant dans le domaine des sciences sociales, que dans celui du discours dit « populaire » ou « public »), du phénomène où les personnes sans-abri sont d'abord et avant tout envisagées comme des personnes déviantes, désaffiliées, mésadaptées et qui ont provoqué leurs conditions de vie. Ce discours correspond à celui qu'identifie Don Mitchell :

During the relatively stable long boom from the end of World War II until the early 1970s, homelessness in American cities was scripted quite clearly by discourses centered around deviance, disaffiliation and alcoholism. The stereotypical homeless person was the single male skid row bum subsisting on mission charity and fortified wine. Considered misfits, wasted humans incapable because of their personal problems of realizing any part in the affluence the post-war period guaranteed to all those who wanted it, they were perhaps to be pitied, certainly to be shooed away from downtown, and carefully confined within the traditional skidrows or other districts that had served the casual labor markets of the first half of the century. (Mitchell 1997 : 317) (voir aussi Takahashi 1996 : 295)

Bien que Mitchell affirme que ce discours soit prédominant jusqu'au début des années 1970, celui-ci transparaît dans les articles du NYTimes à propos du phénomène des sans-abri jusqu'à environ 1982. En ce sens la catégorie « *Vagrancy and vagrants* » qui précédait celle de « *Homeless persons* » dans l'Index du NYTimes corrobore cette première représentation.

Un nouveau discours apparaît vers 1982 dans le NYTimes où les personnes sans-abri sont présentées comme étant victimes de forces systémiques. Le motif soutenant la publication des articles semble tourner autour du constat qu'il y a beaucoup de personnes sans-abri, et que ces personnes proviennent de populations qui « normalement » ne devraient pas subir ce type de condition de vie. Bien que la personne sans-abri soit présentée comme victime, le discours de déviance ne disparaît pas pour autant. Mitchell a lui aussi identifié ce changement :

The explosion of homelessness, and especially the "discovery" that women, children, and whole families were part of the homeless population, in the 1970s and 1980s brought with it the beginnings of a change in the discourses of homelessness. While languages of disaffiliation and deviance remained, and while discussion of alcoholism and drug addiction have retained their prominence, homeless advocates worked hard to emphasize the structural determinants of homelessness (economic decline, the dismantling of the welfare state, of which deinstitutionalization can be seen as a part, gentrification, and redevelopment in areas of inexpensive housing, missions, etc.). (Mitchell 1997 : 317)

Le constat que fait le NYTimes de la transformation démographique dans la population des personnes sans-abri semble fortement lié à une prise de conscience de nouvelles conditions sociales et culturelles dans la société.

Ce moment discursif se transforme pour intégrer le discours « classique » de délinquance vers 1984. Les grandes questions posées par les articles du NYTimes concernent la démographie et les causes systémiques et personnelles qui soutiennent le phénomène des sans-abri. Combien y a-t-il de personnes sans-abri? Qui sont-elles? Pourquoi y en a-t-il autant? Les articles de cette période sont truffés de renseignements statistiques à propos du phénomène des sans-abri et profilent divers types de personnes sans-abri. Durant cette période, les articles du médium identifient des causes sociales externes au phénomène des sans-abri mais n'y réduisent pas le phénomène. En d'autres mots, bien que des causes externes comme la désindustrialisation, l'élargissement de l'écart entre les riches et les pauvres, la désinstitutionnalisation des établissements psychiatriques, etc., ne font rien pour faciliter la réinsertion des personnes sans-abri vers une condition de vie « normales », les articles suggèrent que ces dernières et leurs sympathisants *liberals* ont d'abord besoin d'être dirigés dans une disposition morale qui favorise l'atteinte de cet objectif.

Finalement, à partir de 1987, on observe la mise en place d'un nouveau discours qui, cette fois-ci, déplace le point de mire vers les impact que la « crise » du phénomène des sans-abri provoque par rapport à la qualité de vie du lectorat du NYTimes. La personne sans-abri n'est plus l'objet d'une attention médiatique mais plutôt celui de préoccupations politiques. Dans le NYTimes, la question du phénomène des sans-abri devient une question de politique politicienne. Les

interrogations sont centrées autour d'un « nous » qui regarde la ville d'une manière désabusée, voir écœurée, et qui en paie un cher prix. « Pourquoi voyons-nous tant de personnes sans-abri dans nos rues alors que nous dépensons une fortune pour les héberger? » La visibilité des personnes sans-abri est ici un point de plus en plus important. Celle-ci est intrinsèquement rattachée à une question de qualité de vie qui sert maintenant comme édifice permettant de faire et de défaire des carrières politiques. Les causes du phénomène des sans-abri, analogues à celles précédemment identifiées—des facteurs systémiques et des problèmes comportementaux « qui devraient être, mais qui ne sont pas remis en question »—sont d'une certaine manière reconnues comme étant inévitables; ce qui convient, c'est de rendre le phénomène invisible et inoffensif. La place occupée par l'État dans la gestion de la question est sérieusement remise en cause—gouvernant à la fois trop et pas assez. En parallèle, les personnes sans-abri sont à nouveau envisagées comme vivant dans un monde à part, mais désagréablement visible, comme une tache rouge dans la composition du paysage urbain et dans l'ordre souhaité entre l'actif et le passif des budgets gouvernementaux. Ainsi, comme l'a écrit David Harvey, « *Aesthetic judgements have frequently entered in as powerful criteria of political and social action.* » (1989 : 429)

4. Les personnes sans-abri comme victimes de forces systémiques (env. 1982-1983)

L'« HISTOIRE » DE BOBBY CRUZ

Vers 1982, les articles du NYTimes présentent le phénomène des sans-abri comme une nouveauté méritant un traitement particulier. Bien que le phénomène ne soit pas récent, sa nouveauté est incarnée dans sa transformation et sa croissance démographiques. Un premier article de ce genre personifie le nouveau phénomène dans l'« histoire » de Bobby Cruz (Herman 1982).

Dès sa première phrase, l'article nous indique que Bobby Cruz se considère comme un alcoolique chronique, mais dans son troisième paragraphe, il nous apprend que le sujet est différent de la personne sans-abri typique de dix ans auparavant : « *He was not a broken middle-aged man* ». Dans le paragraphe qui suit, l'autorité d'un intervenant communautaire, Phil Parker, « *a reformed alcoholic who runs a work program at the city's Men's Shelter on the Bowery* » confirme les récents changements que des enquêtes menées par la ville de New York ont également démontrés. Selon l'intervenant, la population hébergée par son service est plus jeune et, en corollaire avec les tendances démographiques new-yorkaises des années 1970 à 1980, « *more heavily black and Hispanic* ».

The whole national phenomenon of young disaffiliated men is spilling over into New York...He doesn't really learn how to work. He learns how to hustle, gets a jail record and winds up on the Bowery. These are people who are depressed and angry.

Afin de souligner l'importance de cette transformation démographique, l'article est accompagné d'un graphique à secteur qui illustre la proportion des groupes d'âge des hommes hébergés par la ville de New York (à ne pas confondre avec les logements sociaux) en 1980.

Du fait qu'elle s'apparente grandement au procédé rhétorique utilisé par l'écriture ethnographique, la structure narrative de l'article *City's Homeless : Story of Bobby Cruz* est digne d'être mentionnée :

While Bobby Cruz cannot serve as an absolute statistical model of the men living on New York's streets the story of how he came to lose his job, his home and his self-esteem is similar to many of the stories heard at the Men's Shelter.

Le récit raconté est celui de la descente aux enfers d'un individu qui a connu un mauvais départ, mais qui, grâce à l'aide publique qu'il a finalement réussi à trouver, retrouve l'espoir qui lui permettra de se reprendre en main et de trimer dur pour finalement se tailler une place honnête et décente au sein la société.

L'allégorie est synthétisée dans les sections qui répartissent le corps du texte :

*Grew up in the Bronx
'Gives me the chills'
Sense of fatalism
Hopes for civil service job*

Dès le premier intertitre, l'article suggère que de naître dans le Bronx est déjà un premier pas dans les marasmes victimisants des forces systémiques. Le premier paragraphe de cette « enfance » connote un désespoir dominant dans cette géographie de l'immobilité :

Mr. Cruz grew up in the Edenwald Houses Project...Looking out the window of his apartment as a youngster, he said, he would see what his friend called "the bottle gang"—a group of men who would stand on a corner drinking or waiting for someone to come by with some drugs.

Bobby Cruz est rapidement absorbé par ce comportement et pénètre un cycle où il peut aisément se trouver du travail mais peut difficilement s'assurer de la permanence de ses emplois à cause de sa dépendance à l'alcool.

Dans la seconde section du récit, le sujet raconte comment l'alcool l'a transformé en un monstre et un sans-abri. L'alcool lui faisant perdre le contrôle de ses moyens, Bobby Cruz se comporte de manière violente et abusive envers son épouse et leur fils. Cette dernière changea finalement la serrure de la porte de leur appartement et ainsi Bobby Cruz se retrouva sans logement. Il dormit dans des bâtiments abandonnés où il risqua quelques fois d'être attaqué et continua à boire.

La troisième section raconte comment il finit par développer un sens de fatalisme envers la vie. Il chercha de l'aide auprès d'un psychiatre dans un hôpital mais en vain, il se fit dire que « *his only problem was that he drank too much* ». Quelques mois plus tard, il retourna chercher du soutien dans un hôpital, mais cette fois, elle lui fut refusée sous prétexte qu'il ne possédait pas d'assurance médicale. Enragé et désespéré, il saccageât un voiture stationnée dans l'espoir que la police l'arrêtât pour l'emmener en prison où il pourrait peut-être y trouver de l'aide. Il fut arrêté mais au lieu de la prison, la police l'emmena dans un centre de désintoxication dans le Bronx. De là il fut déplacé d'un abri à l'autre jusqu'à temps d'aboutir au Men's Shelter on the Bowery. « *The depressing scene around the shelter appalled him, and he was convinced that he would soon die. But inside he found help.* » Cette aide, il la trouva au travers d'une prise de conscience provoquée par les structures mises en place par l'institution, notamment un groupe d'Alcooliques Anonymes. « *"It took the Bowery to finally open up my eyes," (...) "You can't go no lower than the Bowery. From here it's six feet*

under.” » Néanmoins, la « transformation de sa vie » ne fut pas chose facile. Après quelques mois passés auprès du groupe AA, il reprit la bouteille pour finalement se réveiller à l’hôpital, l’estomac poignardé à la suite d’une rixe survenue lors d’une stupeur provoquée par l’alcool.

Finalement, dans la quatrième section de l’article, Bobby Cruz raconte comment « *the cynicism that had clouded his life evaporated* » au travers de son repentir : « “*When I really started getting my life together I was in the hospital, and I started thinking*” ». L’article nous dit que Bobby Cruz « *has been a steady, sober worker since [last August]. He operates the elevator in the 85-year-old Men’s Shelter building, working an early morning shift.* », et suggère la rémission rapide du sujet. Il est sous-entendu que Bobby Cruz s’est réformé en un sujet responsable—sobriété et optimiste—qui espère éventuellement un emploi dans les services sociaux (spécifiquement dans un des abris municipaux) et qui annonce également son intention de terminer son instruction de niveau secondaire.

Bien qu’il n’y ait aucune mention d’histoire psychiatrique en tant que telle tout au long de la personnification de Bobby Cruz—si bien que l’article distingue alcoolisme de trouble mentaux au travers de la réponse négative donnée par le psychiatre—en tant qu’exemple de la nouvelle génération de personnes sans-abri, l’article fait état de l’accroissement de la population d’hommes sans-abri qui ont des « problèmes mentaux », qu’il relie directement au programme de désinstitutionnalisation des établissements de soins psychiatriques et au resserrement des mesures administratives dans les services de santé. S’appuyant sur l’enquête municipale déjà citée, l’article indique que le tiers des hommes hébergés par les services municipaux new-yorkais ont une histoire

d'hospitalisation psychiatrique, et que peut-être près de 50 pour cent auraient besoin de « *some kind of care* ». Sur ce point, l'article cite le responsable des programmes municipaux d'aide envers les personnes sans-abri qui explique que les abris municipaux hébergent une clientèle « *“who can't fit anywhere else and won't be taken in by other places. They are the most difficult noninstitutionalized persons in the city.”* » Dans un contexte où la santé de l'économie va en s'aggravant—un marasme, nous dit l'article, qui provoque un taux de chômage « spécialement élevé pour les jeunes Noirs »—de tels hommes sont parmi les premiers à perdre leur emploi ou ne peuvent tout simplement pas trouver du travail. Ainsi, plusieurs de ces hommes—l'article suggère qu'il s'agit toujours des mêmes hommes sans-abri ayant des troubles mentaux—ont tout simplement abandonné leur recherche d'emploi.

Il est ici révélateur de constater à quel point la relation entre forces systémiques (économie en récession, désinstitutionnalisation et restrictions budgétaires des services publics) et la condition mentale des personnes sans-abri est solidement serrée pour annoncer une nouvelle problématique qui devra être affrontée dans les années à venir par le bilan de mauvais choix dans les politiques sociales des années précédentes. En ce qui concerne le cas type, Bobby Cruz semble promis par l'article à un avenir difficile mais prometteur du fait qu'il soit en possession de ses facultés mentales, libéré de l'alcool et qu'il affirme sa propre volonté de s'en sortir. En ce sens, bien que l'article annonce de nouvelles formes au phénomène des sans-abri, présentant ainsi un important volet systémique, la trame morale « classique », celle d'un sujet sans-abri victime de sa propre paresse, celle

du salut au travers de l'effort, conserve néanmoins un espace d'une relative importance au cours de ce moment représentationnel.

**DES VRAIS LITS POUR LES PERSONNES
SANS-ABRI DU PORT AUTHORITY
BUS TERMINAL**

Publié plus d'un an après l'article qui narrait l'histoire de Bobby Cruz, *Bus Terminal's Homeless Are Offered Real Beds* (Rule 1983) poursuit la présentation des changements démographiques dans la population de personnes sans-abri. La diversification de cette population est mentionnée, mais c'est surtout son accroissement qui y est souligné. L'article trouve son point d'ancrage dans l'exemple d'une réponse « bénévole » mise en place au Port Authority Bus Terminal. Dans cet article, il est d'une évidence nette que le phénomène des sans-abri—tout comme d'autres « phénomènes »—est abordé en tant que problème social.

Contrairement à l'article qui présentait Bobby Cruz comme personnification de la nouvelle démographie du phénomène des sans-abri, cet article est mis en situation par un scénario relativement typique où un policier réveille une personne sans-abri anonyme, « *a disheveled man sleeping on a wooden bench* » dans le terminal d'autobus. Dans cet article, les individus personnifiés sont tous des représentants des institutions qui doivent « négocier » avec les personnes sans-abri : les services de sécurité du terminal d'autobus, le département des ponts, tunnels et terminaux de la Port Authority of New York and New Jersey, et un organisme privé à but non lucratif qui offre de services sociaux. L'article fait état

d'un projet pilote dont l'objectif est de rediriger les personnes sans-abri fréquentant le terminal d'autobus vers des abris et des services sociaux municipaux.

Mr. Vanacore said the program was an extension of the authority's efforts to deal with social problems that have an impact on the terminal. For example,, he said, the authority developed a program to reunite runaway youths with their families and a nearby coffeehouse for elderly people who at once time depended on the terminal for social contacts.

Ici, la visée recherchée par l'autorité est d'assurer que le terminal d'autobus ne servira qu'à une seule fonction : de permettre aux passagers payants de se déplacer. Le terminal d'autobus n'est pas envisagé comme un espace public.

L'article envisage la croissance démographique de la population des personnes sans-abri comme un problème qui demande une solution. Il est sous-entendu que des manifestations du phénomène des sans-abri étaient déjà présentes autour du terminal; ici ce qui devient problématique, c'est sa nouvelle ampleur :

"The situation became critical last year to the extent that we observed more homeless in the terminal last year than any other year in the past," Mr. Vanacore said...

Bien que le directeur Vanacore semblât préoccupé par l'ampleur du phénomène et par les impacts visuels et logistiques qu'il génère pour le terminal d'autobus, ce dernier y attribue des causes systémiques :

"They are not unique to our terminal, but are a product off all the factors that in recent years have made the homeless problem critical," he continued.

L'article mentionne que les autorités considèrent qu'un des volets importants de leur programme est de sensibiliser le personnel et les forces de sécurité du terminal à la « triste situation » (« *plight* ») des personnes sans-abri. La production

d'une vidéocassette produite par l'autorité est une des stratégies adoptée afin de réaliser ce but.⁸ À propos de cette vidéocassette, l'article remarque que :

Among other things, the tape compares public perceptions that "most of them are crazy" or "filthy and always causing a nuisance" with the reality that the ranks of the homeless are being joined by increasing numbers of the unemployed, of people who have lost their low-cost housing and have no alternative, of those whose families have scattered and of runaways.

On notera ici que l'article n'essaie pas de détruire l'idée qu'il existe des personnes sans-abri qui sont « folles », « sales et provocant des désagréments », mais essaie plutôt de montrer qu'il y a d'autres types de personnes sans-abri.

On continue d'observer au travers de l'article une préoccupation des institutions qui consiste à amasser et compiler des statistiques à propos du phénomène des sans-abri et de sa population, tout comme des besoins que ce phénomène nécessite en termes de fonds publics. Le premier intertitre de l'article indique « *More Than 800 Assisted* ». En lisant le paragraphe sous-jacent, on note que ce chiffre fait référence au nombre de personnes aidées durant le premier mois du projet. L'article souligne le caractère sérieux du programme par la mention d'une évaluation du programme menée par la Manhattan Bowery Corporation. Parmi les critères permettant cette évaluation, on compte des données qui quantifient la clientèle menée vers les abris municipaux—c'est-à-dire, les personnes sans-abri détournées du terminal d'autobus—et le nombre de personnes sans-abri qui ont clairement refusé d'être prises en charge en vertu du programme.

⁸ Le fait d'avoir convoqué la journaliste du NYTimes afin d'expliquer le projet pilote du terminal d'autobus est une autre des stratégies visant à sensibiliser non seulement le personnel du terminal, mais également la population. Bien que la sensibilisation du lecteur à la « triste situation » des personnes sans-abri soit un des messages que les autorités du terminal d'autobus cherchent à diffuser, on peut aussi dire qu'un autre message, celui-ci certainement plus

Ce droit de refus est révélateur. On notera ici que la publication de l'article coïncide avec l'apparition du terme « *Homeless persons* » dans *The New York Times Index* en 1983 (voir Figure 2 : Inscriptions de « *Homeless persons* » et « *Vagrancy and vagrants* » dans *The New York Times Index*, 1970-1998). Le terme « Homeless persons » souligne spécialement le fait que les individus vivant sous les conditions du phénomène des sans-abri sont des personnes, notamment des sujets porteurs de droits. Il s'agit là d'une des particularités importante du libéralisme (Rose & Miller 1992). Ainsi, selon l'article, les personnes sans-abri ne sont pas dirigées de manière coercitive vers de vrais lits; ces lits leur sont offerts. La vignette de la photographie qui accompagne l'article raconte que : « *Sgt. Eugene Smith and Police Officer Thomas Keeley asking man at Port Authority Bus Terminal on Eighth Avenue whether he wanted to go to a shelter* ». Dans le paragraphe qui conclut l'article, le même sergent Smith fait part de sa perception de la situation et affirme que les personnes sans-abri sont surtout privées de la satisfaction de leurs besoins fondamentaux comme êtres humains :

“They don't do anything against us and they are really no threat to anybody. A lot of people are under the impression they should just be thrown outside, but they're people, too. They just happen to need a place to stay.”

Le projet est médiatisé par les forces de sécurité du terminal d'autobus, qui doivent convaincre les personnes sans-abri du bien-fondé de leur déplacement : « *Participation is voluntary. Homeless persons who refuse help may remain in the terminal... as long as commuters do not complain* ». Le projet des autorités responsables du terminal d'autobus est explicitement présenté comme une

important, est de démontrer au public intéressé que les autorités reconnaissent les effets du

négociation avec des sujets qui ont le droit de choisir, à l'intérieur de limites tolérées par la société, l'endroit où ils désirent dormir.

UN NOËL SANS BONHEUR POUR LES PERSONNES SANS-ABRI

Le jour de Noël 1982, le NYTimes confrontait ses lecteurs à une vue d'ensemble qui donnait au phénomène des sans-abri une dimension nationale. *For Homeless, the Cheer Is Gone From Christmas* (Peterson 1982) est le compte-rendu d'un journaliste en tournée dans l'Ouest des États Unis. Soulignant les effets sociaux de la récession de 1982, l'article rappelle les migrations vers l'Ouest qui ont eu lieu durant la Grande Dépression.

D'après l'article, c'est la disparition d'emplois bien rémunérés qui est à la source de toutes ces turbulences migratoires. L'article annonce que certains ont estimé que plus d'un million d'Américains étaient sans-abri. La plupart d'entre eux sont de jeunes hommes mais il y a beaucoup de familles. Ces faits sont personnifiés à l'aide de trois photographies qui sont ainsi décrites :

Edward Langley with his wife, Marie, and daughter, Louise. "We do all the jobs nobody wants," he says.

David Burke has been looking for work since January.

Steven Blair, below left, with his father, Martin, in Tucson. The family has lived in a car for two-and-a-half-months.

Bien qu'il fasse état de populations aux dimensions relativement gigantesques, l'article ne présente pas la situation comme s'il s'agissait d'un phénomène chronique qui était en train de se mettre en place. Selon la directrice d'un

phénomène et qu'elles s'activent à les atténuer d'une manière « humaine ».

organisme privé qui héberge des familles en démarche de recherche d'emploi et / ou d'aides publiques :

“They have never known what it is to suffer, never had to ask for food. When they reach here they are shattered. All they have left are the clothes on their backs, their children, and maybe a husband. In some cases the children are a torture to them.”

L'article présente plutôt les effets d'une crise et suggère que la population considère la chose de cette même manière, sans toutefois n'offrir plus qu'une réception qui dépasse la charité ou l'assistance publique déjà disponible.

Un autre indice de cette nouvelle masse démographique des personnes sans-abri—mais aussi de ses impacts systémique—est la mention de la chute des cours pour les « dons » de sang :

The easiest, fastest legal way for a street person to get some cash is to sell blood plasma... In Denver, the price for plasma is \$7. “It used to be \$8 per donation,” said John Davis, 33 years old, who has sold his blood there, “but it keeps going down because there’s so many poor people, and they’re all selling it.”

Le « don » de sang est ainsi présenté comme un des recours possible quoique peu prisé. Près du quart du contenu de l'article sert à expliquer le processus qui consiste à marchander le corps du pauvre au travers de ses capacités de régénérer du sang. L'article ne mentionne pas à qui est destiné ce sang.⁹ En expliquant en longueur le processus de don sanguin dans toute sa systématisation et régulation, l'article suggère implicitement que d'y avoir recours est une manière non digne d'assurer la survie du sujet.

⁹ On peut même supposer que l'article semble avoir stratégiquement évité de le mentionner. L'article suggère que la crise touche *tous* les Américains; le million de personnes sans-abri regrouperaient celles qui sont en bas de la hiérarchie.

À l'inverse, le fait de travailler apparaît comme générateur de dignité. Les conditions de crise démontrent néanmoins que ce ne sont pas tous les types de travaux qui sont les plus dignes. L'article insiste pour bien faire comprendre que la difficulté de la situation oblige des milliers de personnes à envisager l'aliénation de leur capital social. Dans le second paragraphe, on lit, en rappel d'une des vignettes qui accompagne un cliché photographique :

"We do all the jobs nobody want, working in the rain, working in the mud, but it's jobs and hopefully it'll lead to a place to stay in Christmas. That's going to be our Christmas—a place to stay."

Plus loin, l'article présente un homme et sa fille âgée de 28 ans qui ont voyagé dans des trains de marchandises en suivant le cycle des récoltes de fruits :

"People calls us tramps and anything they can think off, and they try to run us out and put us down wherever we go. What else can we do; we look for work from sunup to sundown, we sleep in the mission and the Salvation Army till our time is up, then we sleep out in the cold too, not trying to hurt anyone, just trying to get off the unemployment line."

Ainsi on s'attend à ce que les gens vendent volontairement leur capacité à travailler, ce que certains font mais sans les résultats escomptés : la dignité leur échappe.

L'interaction entre problèmes personnels et les forces systémiques semble être à la source de la rareté de la dignité. La première phrase de l'article se lit ainsi :

"We got thrown out of the Mary Crest Mission because the lady said I was an angry person inside, because of my upbringing," said Edward Langley, a 23-year-old father of two. His wife Marie is four months pregnant. He lost his job at a pallet-making plant in Sterling, Mich., and moved to Oklahoma City where he worked day labor.

On souligne plus généralement les aspects sociaux et individuels de la crise économique et leurs effets psychologiques potentiels—lire traumatisme—sur une jeune génération en devenir :

They got laid off or quit or got drunk and were dismissed, and are moving across the country. Their children are missing school, living on white bread and peanut butter and Kool Aid and thinking about Christmas.

Si l'article ne pose pas de question concernant une quelconque lutte de classes, la crise étant présentée comme le lot de l'Amérique, il pose cependant les menaces potentielles qu'elle provoque dans le processus de formation du sujet libéral : la privation d'un lieu où établir un foyer familial « normal » (où l'enfance peut évoluer de manière heureuse) et l'impossibilité d'atteindre la dignité par le travail (malgré la volonté de travailler qui elle est salutaire). La crise présentée dans l'article n'est pas qu'économique; elle implique aussi la déstabilisation, serait-elle temporaire, de l'ordre social.

Comparé avec l'article précédemment analysé (*Bus Terminal's Homeless Are Offered Real Beds*), on remarque que le présent article semble suggérer qu'au-delà de leurs droits, les individus ont également une part de responsabilités à remplir. Premièrement, ils doivent travailler peu importe le type de travail offert. Deuxièmement, s'ils ont des enfants, ils doivent faire en sorte que ceux-ci soient convenablement élevés. On comprendra l'insistance de l'article quant à ses mentions des menus détails qui entourent les conditions des personnes sans-abri qu'il présente. Si d'une part, ces conditions économiques et familiales peuvent susciter chez le lecteur un pathos sympathisant (et donner l'impression que cette situation est susceptible de toucher n'importe qui), elles peuvent, d'autre part, servir d'arguments qui permettent de condamner une catégorie de population implicitement présentée, c'est-à-dire les personnes emprisonnées dans un cycle ou l'autre de la pauvreté.

5. Les personnes sans-abri comme déviantes (...-1982 env.)

Pour mieux comprendre comment le NYTimes a contribué à l'identification d'un nouveau problème social pendant les années 1980, c'est-à-dire le phénomène des sans-abri, il est révélateur de prendre en considération comment des personnes qui n'avaient pas d'accès réguliers à des lieux d'hébergement « légitimes » (des espaces privés, loués ou achetés) ont été représentées quelques années avant le début de la « genèse ». Je m'attarderai à présenter comment les articles recueillis pour cette période présentent la démographie et les cause du phénomène des sans-abri.

UNE RÉSERVE DE SANS-ABRI DANS UN ENCHEVÊTREMENT DE TUNNELS

Le motif *Maze of Tunnels Remains Refuge of the Homeless* (Bird 1980a) est d'assurer le suivi d'un reportage qui fut effectué deux années plus tôt quant un journaliste « découvrit » que des gens avaient élu domicile dans le labyrinthe de tunnels qui assurent la distribution de vapeur à travers Manhattan. Ce précédent reportage aurait provoqué un afflux de préoccupations venant du public. Confrontés à une telle médiatisation, les autorités compétentes essayèrent de vider les tunnels de leurs résidants : « *“We send police to get them out, but we can't cover all those miles of tunnels.”* ». La population des tunnels est présentée comme étant marginale mais aussi comme étant mystérieuse—non pas dans la

manière que revêtirait un conte de fées mais plutôt dans celle d'un voyage surréel.

La vignette accolée aux photographies de l'article explique que :

An unknown number of homeless men and women inhabit the heating tunnels around Grand Central Terminal, sleeping on newspapers and eating meager meals.

L'article présente le milieu des tunnels comme un univers à part, un microcosme social quasiment inatteignable en provenance de la « réalité » et pratiquement insondable. Une microsociété qui stagne dans sa désorganisation : selon l'article, les résidants ne se fréquentent pas, ils ont plutôt tendance à s'éviter. Dans leur réclusion, les « résidants » oublient la notion normalisée du temps—on peut presque croire que ce n'est pas la conséquence de l'absence d'accès à la lumière naturelle mais plutôt celle de la désorganisation sociale. Seuls les vrombissements des trains qui déplacent les banlieusards entre leur domicile et leur lieu de travail rappellent les moments clés de la journée « normale ».

Selon l'article, on accède aux tunnels au travers d'entrées étrangement situées compte tenu de la nature de la composition sociale de ceux qui fréquentent les tunnels :

Residents of the tunnels descend to their homes through a variety of entrances from the street—a polished brass door at the side of the Waldorf-Astoria Hotel...

Plus loin, ce fait étonnant est répété :

In contrast to Joe's neatly arranged newspaper bed, another man about 100 yards away was lying on a pile of matted and torn papers with a collection of empty beer and wine at his head. His site was a niche directly under the Waldorf-Astoria, next to the elevator that once carried President Franklin D. Roosevelt in his wheelchair up to the hotel from a special railroad siding.

Et encore plus loin :

He rattled at the bottles and, finding them empty, rose slowly for a stairway next to the elevator. The stairway led to the brass doorway on the side of the Waldorf-Astoria that opens onto 49th Street.

Quelques « habitants » rencontrés ont été « initiés » aux tunnels depuis plusieurs années. « Joe », âgé de 58 ans, affirme avoir pénétré les tunnels il y a longtemps, juste après la Deuxième Guerre mondiale.

Bien que l'article mentionne un accroissement possible de la population des tunnels, attribué par certains « résidants » à l'inflation du prix des meublés ainsi qu'au manque d'emploi, celui-ci ne constitue pas sa raison d'être. Ceci contraste fortement avec la période précédemment présentée. Les « habitants » du tunnels incarnent surtout le parangon du sans-abri « traditionnel » : homme, âgé de 45 ans et plus, seul, antisocial, alcoolique et itinérant ou vagabond (« *drifter* »). Cette image implique que des causes provoquent ce mode de vie. Sur les cinq portraits d'« habitants »—tous mâles—que dépeint l'article, quatre soulignent expressément des comportements alcooliques. Même si dans les articles de la période 1982-1983 la prévalence de l'alcoolisme est loin d'être absente du discours, celle-ci n'apparaît pas constituer la cause primaire qui mène aux conditions de vie vécues par les personnes sans-abri, mais plutôt comme un facteur contributif ayant des effets négatifs. Ainsi, comparé à l'histoire de Bobby Cruz, où la condition du sujet est d'abord présentée comme la conséquence d'avoir été élevé dans un milieu hostile qui pousse à l'alcoolisme et à la toxicomanie, le présent article semble plutôt indiquer le raisonnement contraire, que l'alcoolisme mène droit vers une condition de vie en marge de la norme.

VIES FANÉES EN MARGE DE MADISON SQUARE GARDEN

Contrastant avec l'article précédent, *Wilted Lives On the Fringe Of the Garden* (Bird 1980b) montre que le phénomène des sans-abri a aussi une dimension visible. Comme on peut le voir dès son titre, l'article est construit autour d'une métaphore écologique qui associe l'univers relativement clos de Madison Square Garden à un environnement à la fois floral, zoologique et marin, associant, selon les circonstances, les personnes marginales qui occupent et flânent autour de la place à des parasites, des mauvaises herbes, des animaux sauvages ou des épaves. L'article amalgame sous le terme de « *derelicts* » des vendeurs de marijuana, des personnes sans-abri, des personnes ayant des problèmes de santé mentale et des personnes âgées sans emploi.

L'article débute avec la présentation d'une dichotomie de la clientèle de Madison Square Garden séparée entre citoyens « normaux » et les personnes « qui semblent n'avoir nulle part où aller ». Alors que les premiers sont présentés en tant que banlieusards affairés dans les immeubles à bureaux des environs, les seconds sont montrés comme d'autres types d'occupants « *who use the broad, benchless, plazas on the fringes of the superblock as unofficial places to live, rest and do business, both legal and illegal* ». L'article indique que ce contraste n'est pas le seul lot de Madison Square Garden car d'autres grands espaces sont aussi investis comme lieu de résidence, de repos et d'affaires d'une population marginale.

Le problème présenté dans l'article n'est pas celui incarné par le phénomène des sans-abri mais plutôt par celui de l'abus de l'espace public. Parmi ceux

présentés comme usurpateurs, les « visiteurs non-officiels », on trouve des personnes sans-abri, mais on y retrouve aussi mention de personnes qui ont accès à un logement mais qui fréquentent la place de Madison Square Garden pour des raisons de sécurité :

Mr. Luttgens had a stubble of white beard and no teeth. He was wearing old jogging shoes and carried a cane.

"I live in the Bowery," he said, jabbing his cane into the sidewalk. "But I was robbed and they broke two of my ribs. I like it up here. It's safer, more cops around."...

"She's no alcoholic. Never causes trouble."

Mr. Nelson tapped a finger to his right temple. "Just a little something in her head," he said. "I think she has a place in the neighborhood but she likes to sleep here because she feels safer."

Sur ce point, il est intéressant de constater comment ces deux descriptions des apparences physiques et des habitudes comportementales peuvent correspondre au signalement de personnes sans-abri, en dépit de la mention que ces deux personnes ont accès à un logis.

Ces mêmes descriptions composent le fil conducteur principal de cet article fortement préoccupé par l'absence d'un décorum physique et civique qui conviendrait à l'usage d'un espace public. D'une part, l'article s'efforce de décrire la négligence vestimentaire et hygiénique des « envahisseurs » d'espace :

A gray-haired woman wearing a stained trenchcoat buttoned and belted tightly... She waved a visitor away, saying only : "I live nearby. I can't talk."...

A few feet away a woman in a black dress with her swollen red feet bulging through her shoes was dragging a brown cardboard box by a length of clothesline...

D'autre part, à maintes reprises l'article montre que cette « autre population » semble être dépourvue d'esprit de civisme. Suivant immédiatement le contraste entre usagers légitimes et usagers illégitimes de la place qui introduisait l'article, on retrouve une longue description d'un homme qui vend de la marijuana sous le

regard passif d'un policier. D'autres occupants sont décrits comme dormant torse nu le long des escarpements de béton et en plein milieu de la place. Un préposé à l'entretien explique qu'il est forcé d'être courtois envers les flâneurs au nom de son intégrité physique : « *“Another sweeper got punched in the mouth when he tried to get one of them to move.”* ».

Cet abus d'espace embête les gestionnaires du Madison Square Garden au point où l'usage même de l'espace est pratiquement considéré comme un crime. Dans les trois derniers paragraphes de l'article on lit que :

Michael Burke, the president of Madison Square Garden, said it had been a losing battle trying to deal with the derelicts.
“They don't look very appetizing, very inviting,” he said. “But it's like trying to sweep back the sea. We haven't been able to cope with the situation. Two years ago, we removed all the benches but they just moved to other flat places.”
“We have not had a total success in getting help from our friends at the Midtown South Precinct. The police are burdened with a thousand tasks. Their attention is on serious crime. They tend to look the other way when they see a drunk.”

Cette « perte de contrôle » face à l'affaiblissement de la fibre civique est montrée comme étant la perte de la majorité. Dans un dilemme bien libéral, on ordonne aux gardes de sécurité de faire circuler la foule quelle qu'elle soit :

Mr. Duncan said he had to tell everyone to move even if they were well dressed and not bothering anybody.
“If we just go after the grungy ones they give us a hard time and say, ‘Why're you picking on me?’”

En conséquence, les autorités sont obligées de négocier l'espace de manière à démontrer que les « indésirables » ont les mêmes prérogatives que le type de personnes pour qui l'occupation de la place fut originellement destinée. L'invasion de cet espace public par « ceux qui n'ont nulle part où aller »

provoquera la fin de celui-ci plutôt que de susciter un questionnement sur la nature et les limites de l'espace politique.

L'article montre une dimension démographique à la situation d'abus d'espace public mais différente de celle que souligneront les articles qui seront subséquemment publiés sur la question du phénomène des sans-abri. Ici, les « vagabonds »—c'est quand même sous cette entrée que le présent article fut repéré dans *The New York Times Index*—regroupent une population variée. Comme l'indique un intertitre, « *'There are all kinds'* ».

Ce qui différencie cette « préhistoire » du problème qui sera défini autour du phénomène des sans-abri, de ce qui émergera environ deux ans plus tard c'est d'abord le fait que les articles présentent des situations qui sont perçues comme étant d'un intérêt essentiellement local. Contrairement aux articles qui caractérisent la période à venir, les deux articles qui ont été présentés n'établissent pas de généralisation avec une tendance d'ordre nationale : les problèmes qu'ils affichent sont des « problèmes » new-yorkais

Un autre point de divergence est l'insistance à montrer une population diversifiée par ses comportements déplorables plutôt qu'une population typifiée en catégories (un procédé qui annonce la promesse d'une quantification). La grande quantité de descriptions physiques que l'on retrouve ici tend à disparaître plus tard au profit de la seule mention de « personne sans-abri ». La mention de « personne sans-abri » regroupe une population très variée en un amalgame qui permet de montrer un phénomène indésirable—que ce soit pour des raisons humanitaires ou des raisons de « qualité de vie »—sans toutefois obliger le

journaliste, et même le NYTimes, a expliquer en long et en large le pourquoi de cette mise en problème.

6. Les personnes sans-abri comme population victime et déviante (1984-1987)

Au cours de la période chronologique précédente (1983-1984), le phénomène des sans-abri fait son apparition et assure son espace d'attention dans les pages du NYTimes avec l'identification d'une expansion démographique et géographique de la population de personnes sans-abri. Avant cela, tel qu'illustré dans l'analyse des deux articles publiés en 1980, l'objet d'attention tourne autour de la découverte de comportements étranges et difficiles à contrôler. Accessoirement, certaines personnes pratiquant ces comportements critiquables n'ont pas accès à un abri. La période qui s'étend entre environ 1984 et 1987 reconnaît la réalité du phénomène des sans-abri comme truisme.

Dès lors, ce qui devient l'objet de préoccupation dans les articles du NYTimes n'est pas l'apparition comme telle du phénomène des sans-abri mais plutôt l'établissement des espaces démographique et géographique occupés par les personnes qui vivent sous la condition du phénomène. Les articles tournent maintenant autour de la quantité et des qualités de la population des personnes sans-abri et définissent en fin de compte les causes ayant provoqué cette nouvelle réalité. Il est désormais reconnu que des forces externes participent à l'apparition de phénomènes qui affectent surtout les plus faibles occupants de l'espace social. Ces forces, qui requièrent toujours une évaluation plus précise quant à leurs délimitations, sont néanmoins reconnues comme théoriquement existantes. En ce

sens, on reconnaît maintenant l'accroissement des impacts du phénomène des sans-abri comme un fait certainement injuste et cruel mais néanmoins normal.

Au cours de la période qui se terminait vers 1982, la population présentée dans les articles était montrée comme amalgamant plusieurs types de personnalités déviantes unifiée par leur comportement itinérant. Par contraste, en 1982-1983, les articles tendent à montrer que divers types de personnes peuvent être dépourvues d'abri. Pour démontrer cette nouveauté, les journalistes s'appuient sur des études de cas. Cette tendance se perpétue dans la période 1984-1987. Mais maintenant ce qui transparaît dans ces portraits est le fait que la société ne semble pas adopter de mesures appropriées face au phénomène des sans-abri.

Aussi, jusqu'en 1984, il est établi dans les articles que le phénomène est créé par la déviance et en retour la provoque. Sur ce point, on observera qu'en 1984-1987 un des questionnements tournera autour des contributions respectives entre les forces systémiques et les problèmes individuels des personnes sans-abri dans la génération de la déviance.

L'AUTRE NEW YORK

L'objectif de l'article *The Other City : New York's Homeless* (Rimer 1984) n'est pas de démontrer l'existence du phénomène des sans-abri mais plutôt de le décrire dans ses manifestations typiques. L'article propose de démystifier le phénomène reconnu au travers d'un survol des dimensions géographiques et démographiques. Le phénomène est d'abord envisagé comme un événement venant perturber le vécu de ses victimes, toutefois l'article souligne, contredisant les discours des

défenseurs des personnes sans-abri, que ce même vécu peut jouer un rôle important dans le déclenchement des effets des forces systémiques. Pour le dire autrement, le phénomène des sans-abri est reconnu comme un effet venant en partie de forces systémiques; ces mêmes forces peuvent aussi avoir d'autres effets. Enfin, en dépit de cette dimension pas tout à fait démocratique où le phénomène des sans-abri est présenté comme pouvant toucher presque n'importe qui, celui-ci devient un dénominateur unitaire qui permet de séparer ses victimes du reste de la société—l'article parle ainsi d'un *autre* New York.

L'article démarre avec la présentation de quatre brève biographies de gens issus de milieux que le lecteur est appelé à reconnaître comme étant différents. L'article affirme que le passé de ces personnes diffère mais annonce que le destin de celles-ci se rejoint du fait qu'elles soient toutes sans-abri et « *usually described in statistics—in shelter counts and budget allotments and population percentages* ». Un truisme transparait, les personnes sans-abri incarnent une réalité new-yorkaise. L'article affirme d'abord qu'on les retrouve partout dans New York,

Behind those numbers are the names and faces and struggles in a world that exist in every part of the city, in doorways and on park benches, in shelters and church basement, in subways and train stations, on Park Avenue and on the Bowery.

Ce « monde à part », néanmoins omniprésent, est habité par une population dont le nombre ne peut être qu'estimé, l'article souligne en aparté que les autorités municipales ont ainsi abandonné un projet d'en quantifier la population après que des consultants eurent signalé qu'une telle entreprise était impossible à réaliser d'un point de vue logistique.

Tel qu'illustré dans la précédente citation, la dimension géographique du phénomène semble à première vue affecter l'ensemble de New York. Toutefois, l'article s'intéresse surtout à montrer la géographie particulière du phénomène et sa relation envers la géographie « normale » de New York. Le phénomène des sans-abri est ici investi au travers de ses espaces privilégiés, notamment les abris municipaux. L'article mentionne l'existence d'un réseau de 18 abris municipaux et d'un réseau privé d'abris qui sont répartis sur le territoire de New York à l'exception de Staten Island. Il fait référence à trois abris municipaux—Men's Shelter on the Bowery, Fort Washington Armory (Washington Heights), Seventh Regiment Armory (Upper East Side)—et deux abris privés—St. Bartholomew's Church (quelque part sur Park Avenue) et Emmaus House (Harlem).

Ces réseaux trouvent leur point central au Men's Shelter on the Bowery qui sert comme lieu de répartition des divers types de personnes sans-abri vers les abris publics et privés (et aussi vers six hôtels situés dans The Bowery) en fonction de l'évaluation des besoins de la clientèle. L'article décrit les lieux comme puants et dont les escaliers sont envahis de bouteilles de vin « de consommation » vides. On comprend en lisant l'article que The Bowery constitue une niche écologique par excellence du phénomène des sans-abri.

Ceci n'est clairement pas le cas de l'abri installé au troisième et cinquième étage de l'édifice du Seventh Regiment Armory, « *an elegant building at Park Avenue and 66th Street that also holds a squash and Tennis Club and a restaurant known for its prime ribs* ». L'article indique l'existence occasionnelle de conflits d'intérêts entre les deux « mondes » de la caserne :

The shelter's unofficial and indefatigable vendor is a young man named Louis, who one recent night offered for sale such items as batteries, chocolate bars and glittery lighter engraved "New York." Unfortunately for Louis, the men at the shelter usually do not have a lot of spending money. One night he visited the restaurant on the fourth floor in search of better customers and was promptly ordered out.

"Louis," said Oscar Mockbridge, an assistant shelter superintendent, "was trying to sell Duracell batteries to generals."

Cette anecdote affirme la présence d'une relation particulière entre la géographie du phénomène des sans-abri et le monde « légitime », suggérant que les efforts visant à déplacer les frontières qui séparent ces deux espaces doivent être soumis à des pratiques régulatrices.

Cet effort de relier les deux géographies prend une différente tournure au Fort Washington Armory. Dans cet abri, ce sont les résidants qui se sont efforcés de souligner l'encadrement spatial du monde reconnu comme « légitime » :

The men have arranged the rows to form the remnants of boundaries that identify the neighborhoods they once called home—Spanish Harlem at one end, Harlem at the other, the Bronx and Brooklyn in the middle. In addition, the homeless men who earn \$12.50 for 20 hours of menial work at the shelters sleep in a row along one wall that is known as Park Avenue.

Il est ainsi suggéré que les personnes sans-abri réorganisent l'espace social de leur condition en s'aidant d'une cartographie alternative qui imite la géographie municipale new-yorkaise. Ceci fait transparaître deux choses. D'une part, en présentant cette anecdote, l'article attire l'attention sur le fait que les résidants de l'abri se considèrent comme des citoyens des quartiers qu'ils ont cartographié bien qu'il soit évident qu'ils n'y habitent plus. D'autre part, cette anecdote insiste sur l'existence d'un New York « parallèle », une ville qui, bien qu'effectivement localisable dans les lieux occupés par l'abri, se situe symboliquement en dehors de la ville. Ceci doit toutefois être tempéré par une mise en garde : tous les sans-

abri ne sont pas nés à New York comme en témoigne le portrait de William McKie, rencontré à Emmaus House et dont la brève histoire de vie évoque surtout une expérience vagabonde.

De plus, le fait de réclamer une « adresse » sur Park Avenue ne souligne ici qu'une profonde ironie. Premièrement, le salaire obtenu pour justifier l'occupation de cet espace frôle la farce. Cette mention reconnaît en deuxième lieu l'existence de divers statuts sociaux parmi les personnes sans-abri. Enfin, l'article laisse sous-entendre la faible possibilité qu'un individu élevé à une adresse située sur Park Avenue aboutisse comme personne sans-abri.

En parallèle à l'univers des abris, un autre portrait mentionne le réseau de métro comme espace d'occupation des personnes sans-abri. Ici, l'article insiste sur la rencontre qu'un tel espace provoque entre les deux mondes. Pour les personnes sans-abri, le métro est plutôt un lieu immobile où il est possible de se réfugier. À l'opposé, le système de transport est une infrastructure de déplacement entre le domicile et le travail pour la majorité des passagers.

Fifteen consecutive night spent this winter on R.R. train : "You're dirty, you smell," said Ruben Perez, 29. "You feel very bad, you feel very low, you're embarrassed to look at a girl. In the morning, you see the people going to work—clean and fresh. You smell the shampoo."

L'habileté à occuper cet espace est limitée par certaines normes sociales reconnues autant par le sujet sans-abri que par le passager légitime. Elle se transpose dans la rue, notamment sur Fifth Avenue où sont légitimement érigés les chics Trump Tower, Cartier et Saks et où se réfugient des personnes sans-abri qui affirment avoir peur d'être hébergées dans les abris municipaux. Selon

l'article, cette habileté repose sur un espace qui négocie la dignité de l'un à la tolérance de l'autre.

L'unité que recouvre la catégorie « personne sans-abri » est entrecoupée par la reconnaissance de deux façons principales de vivre cette condition : entre l'accès et le non-accès à un lieu temporaire d'hébergement. Les données dispersées dans l'article indiquent que la population de personnes sans-abri ayant accès à un lieu d'hébergement est *surtout* associée à la « nouvelle » démographie des sans-abri, c'est-à-dire à une population victime des fluctuations des systèmes économiques. Ainsi, l'article fait mention de nouveaux records dans le nombre de la clientèle hébergée par les ressources municipales—c'est-à-dire 6 310 personnes—qui sont comparés à des données qui remontent à la Grande Dépression des années 1930.

Au Men's Shelter on the Bowery—le foyer central de redistribution de la clientèle au travers du réseau d'abris—l'article introduit le lecteur à une population masculine des plus diversifiée qui y aboutit soit par elle-même soit amenée par camion ou par autobus. Parmi la population que recense l'article on y trouve deux hommes âgés, amputés d'une jambe, l'un assis dans un fauteuil roulant et l'autre ayant une orthèse pour la marche (*walker*), un homme couché sur le sol « *in what appeared to be a drunken stupor* », mais surtout un nombre indéterminé d'hommes « *most of them young, black and Hispanic* ». Phil Parker, un intervenant interviewé dans un article présenté plus haut (Herman 1982), confirme :

"It's overwhelming... We're just getting loads of people. It's hard to figure out who they are. All we know is that they're younger and blacker."

À suite de ce passage, l'article rajoute que

The young men seem the angriest. They say they can't find jobs, can't find a place to stay, can't find a way to begin their lives.

L'incapacité à commencer une vie au sein du système peut sembler à première vue un obstacle majeur. L'article laisse néanmoins comprendre que ce n'est pas la capacité de débiter cette vie « normale » qui caractérise la question de la nouvelle population de sans-abri mais surtout celle de pouvoir la mener. C'est ainsi qu'une femme qui pourrait aussi bien être la mère de ces jeunes hommes « de plus en plus foncés et hispaniques » se retrouve catégorisée parmi ceux-ci, sa situation étant présentée comme conséquence de perturbations économiques. « Miss » Mae Ash, Noire, âgée de 56 ans et hébergée à St. Bartholomew's Church, « *has lost almost anything she once had—her job as a maid, her health, her apartment, her family ties* ».

Par contraste, la population de personnes sans-abri qui n'est pas hébergée est sommairement présentée comme correspondant à un autre profil démographique du phénomène des sans-abri. Dans l'aparté titré *Profile of the Homeless*, l'article indique que :

Compared with the shelter population, the homeless people living on the city's streets tend to be older and more disturbed and are more likely to be white... In addition, many say they are frightened of the municipal shelters.

Néanmoins, cette affirmation n'est que partiellement démontrée dans les panoramas proposés par l'article. On tend plutôt à présenter les populations hébergées et non hébergées comme étant grandement variées : jeunes et âgées, « non dérangées » et « dérangées ». En ce qui concerne l'origine ethnique, l'article reste toujours textuellement discret—on peut les établir à l'aide des photographies et des noms des personnages—ne mentionnant cette spécificité que

sous des formules générales comme on peut le lire, par exemple, dans « *The chairs around him were filled with silent men, most of them young, black and Hispanic* ».

Si cette diversité des origines parmi les personnes sans-abri est catégorisée par l'article par la mention des histoires de vie de personnes présentées tout autant que par une distinction entre personnes hébergées et personnes non hébergées, l'article réunifie cet ensemble par sa structure rhétorique. Le procédé qui force cette unification consiste à présenter tout au long de l'article les conditions et les témoignages des personnes sans-abri comme un monde à part. De cette manière, à neuf endroits stratégiquement dispersés afin de rythmer l'article, se retrouvent des formules commençant par « *It's a world* » tel que « *It's a world far outside the city most people know, a city that can seem... almost impenetrable to those on the other side* » ou « *It is a world of vulnerable and often deeply disturbed people who seem destined to become victims* ». Ainsi, le phénomène des sans-abri est présenté comme un univers à part entière, pratiquement un sous-culture : un monde doté d'une substance démographique et une étendue géographique, dont la genèse est liée à un ensemble de causes systémiques et individuelles.

LA VIE EMMÊLÉE DE JUDY

The Tangled Life and Mind of Judy Whose Home Is the Street (Carmody 1984) établit le portrait de Judy, une personne sans-abri diagnostiquée comme schizophrène paranoïde. Conforme à la plupart des articles publiés durant la période 1984-1987, cet article présente le phénomène des sans-abri comme un

truisme; ici, Judy est d'abord décrite d'une manière qui permet de l'associer au personnage du sans-abri que n'importe quel new-yorkais est susceptible de croiser quotidiennement. L'article ne se penche pas sur l'aspect quantitatif du phénomène des sans-abri. Il s'intéresse surtout à élaborer les qualités d'une sous-population de personnes sans-abri : celles qui ont des difficultés d'ordre psychiatriques. En ce sens, l'article présente un dilemme entre les choix libéraux d'une société à l'égard de la question de l'institutionnalisation et du traitement psychiatrique involontaire et celle de la qualité de vie des individus, soient-ils malades ou « normaux ».

Ainsi l'article introduit le personnage de Judy :

This is the story of Judy, a homeless woman who sits at the corner of 64th Street and Lexington Avenue.

By day she rests on a black plastic garbage bag placed neatly on the sidewalk, smiling at passers-by who stop and hand her a dollar or two and thanking them warmly in a pleasant, husky voice. Many of them live in the neighborhood of expensive townhouses and antique stores and have come to feel protective toward her.

At night she gathers her belongings—a large padlocked box on a suitcase cart, a red-and-gray striped carry bag and a black Lancôme tote bag—and lugs them three blocks to Second Avenue and 63^d Street. There she puts them carefully in the doorway of a bank, walks to the curb and begins to scream obscenities into the night.

Judy was not always like this.

Dans ce passage, l'article montre une dimension locale au phénomène des sans-abri. Comme on devrait s'y attendre d'une personne dite « normale », Judy recueille ses revenus en un lieu et passe ses nuits dans un autre lieu. À cet égard, l'article fait part d'autres habitudes pratiquées par Judy; son nettoyage corporel quotidien, le restaurant où elle mange, de même que les moyens qu'elle utilise afin de communiquer avec sa famille, par téléphone et par courrier :

Neighbors are always amused when United Parcel Service pulls up to the corner and picks up Judy's boxes which she sends home to the Middle

West. A woman who lives nearby accepts parcels for Judy from her mother, who recently sent the down coat.

Bien qu'elle n'ait pas de logement, Judy a un quartier où elle exerce un cycle d'activités quotidiennes.

L'article implique que de jour, c'est le fait que Judy n'a pas d'adresse qui lui soit propre qui la distingue de toutes autres femmes « normales » de son âge de ce quartier aisé. Judy semble se conformer aux valeurs consuméristes de cette société :

Her street life on the Upper East Side has its own rituals and routines. It is unclear where Judy gets her money, although many neighborhood people know her and give her dollar bills. (She throws pennies away)... Every morning she performs her ablutions on Second Avenue... First she brushes her teeth, using an imported toothpaste. Then she takes out a bar of soap in a plastic soap dish, paper towels and Evian bottled water. She removes a few of her outer garments and begins methodically to wash her face, her body under her clothes and her feet. Next she washes her hair and rinses it. Finally she applies anti-fungal solution to her feet... Judy worries about her weight and carries a calorie-count book in her pocket.

Ceci suggère que le phénomène des sans-abri n'est pas lié à une des extrémité du spectre des catégories socioéconomiques.

L'article laisse entendre que les conditions de vie du phénomène des sans-abri n'incarneraient pas la dimension la plus misérable du lumpenprolétariat dans une étendue socioéconomique linéaire, qui s'étalerait jusqu'à un sommet qui rassemblerait les plus riches des riches. Judy provient d'un milieu de classe moyenne :

She grew up in the Middle West—a lively pretty girl, who sang in the church choir, who was inducted into the high school honor society in her junior year, who married the son one of the most prominent men in town.

Judy semble encore consciente des exigences que nécessite une trajectoire d'ascension sociale. En fait, ses habitudes sont présentées de manière à donner

l'impression qu'elle est activement engagée dans cette trajectoire ascendante. Les conditions de vie impliquées par le phénomène des sans-abri sont génératrices de catégorisation socioéconomique mais leurs expériences seraient différentes en fonction des origines sociales. Dans cette perspective, le phénomène des sans-abri déplacerait plutôt le sujet dans un monde parallèle—ce serait un phénomène susceptible d'être vécu par n'importe qui, toute classe sociale confondue.

Différente, la Judy nocturne est présentée comme l'incarnation des maux de son quartier d'adoption. Si Judy a un passé normatif de classe moyenne et une journée « à saveur petite bourgeoise », la nuit, elle crie. L'article suggère que ce problème résulte de la combinaison entre les soins investis par Judy à promouvoir une image d'elle qui est associée au capital social et sa biologie. « *Refusing Help, She Screams at the Night* », Judy affirme son droit au choix de ne pas fréquenter les institutions psychiatriques et les abris municipaux : « *she will not mingle with the type of people who are in a shelter* ». Des témoins de la vie de Judy, notamment sa mère, ont raconté à la journaliste les déboires qu'ils ont connus lors de leurs multiples tentatives de la faire interner :

“Judy knows exactly what she’s doing : she outwits everyone,” her mother said. “There was one hearing where Judy was there a whole 10 hours. Not a peep out of her. She was a perfect lady. The judge dismissed her, and the minute she was released she went out into the hall and became totally irrational.”

Il est expliqué qu'en vertu de la Loi sur l'hygiène mentale de l'État de New York, une personne ne peut être involontairement forcée de recevoir des soins d'ordre psychiatriques à moins qu'elle ne présente une condition suggérant des dangers immédiats pour elle-même ou autrui. Dans cet ordre d'idée, l'article est très critique envers les politiques de santé mentale qui ont été instaurées depuis les

années 1960. Il est impliqué que ces politiques ne sont d'aucune efficacité quant à la protection de Judy.

En fait, l'article présente un autre dilemme libéral où les droits des uns créent l'ennui des autres. Ce n'est pas tant le personnage sans-abri de Judy qui motive le travail qui a permis la constitution de l'article—n'est-elle pas un personne sans-abri comme les autres « *hundreds of homeless people who refuse to use city shelters and who make their homes in the doorways and the sidewalks of New York* », ayant un condition commune mais un passé qui lui est propre? La réponse est oui; tout autre individu associé à ces centaines de personnes sans-abri « indépendantes » pourrait ainsi être présenté dans un article du NYTimes si sa raison d'être n'était pas le fait que la paix nocturne d'un quartier aisé comme Upper East Side est troublée par ses hurlements. En ce sens, cet article est surtout une critique qui adopte à la fois les stratégies de la compassion libérale envers les victimes et qui dénonce au nom de la paix sociale cette même compassion lorsqu'elle empêche le contrôle de la délinquance. Il est sous-entendu que cette compassion libérale a corrompu l'autorité de l'État qui, dans son exercice de pouvoir légitime, est sensé s'inspirer de la raison pour le bien-être de ses sujets et n'a que faire des sentiments. Si Judy comme personne sans-abri peut être vue à un premier niveau de lecture de l'article comme un sujet à la David qui combat un État Goliath, un autre niveau présente plutôt Judy comme l'objet d'une dispute entre les citoyens qui veulent l'aider ou qui veulent la paix contre un État puissant dans son incompetence.

**UNE CRUELLE ODYSSEE POUR LES
PERSONNES SANS-ABRI À LA
RECHERCHE D'UN LIT**

La lecture du titre et des intertitres de *Cruel Odyssey Of the Homeless Seeking a Bed* (Gross 1985) annonce un article qui parlera de pauvres pauvres, de misérables qui méritent de meilleures conditions d'existence mais qui sont aux prises avec un ensemble d'obstacles qui semblent insurmontables, notamment la bureaucratie inhumaine des services sociaux de la ville de New York. Voici à quoi ressemble un tel balayage :

CRUEL ODYSSEY OF THE HOMELESS SEEKING A BED (titre)
Journey of Desperation (premier intertitre)
Dreams of an Apartment (deuxième intertitre)
CITY'S HOMELESS WANDER FROM SHELTER TO SHELTER (titre de continuation)
A Room After 4 Hours (troisième intertitre)
'Ready to Give Them Up' (quatrième intertitre)
Some Refuse Help (cinquième intertitre)
New Friendships Help (sixième intertitre)

Cependant, la lecture du corps de l'article établit un portrait plus nuancé. L'article s'avère plutôt un survol général de la population des sans-abri de New York, regroupant autant des victimes que des déviants. L'odyssée dont il est question est d'abord synthétisée dans l'épreuve que la bureaucratie new-yorkaise fait subir aux personnes sans-abri, l'article se présentant comme une critique opposée à la bureaucratie inhumaine. Cette odyssee est vécue au travers des déplacements provoqués par la dispersion des pôles géographiques importants dans la lutte pour l'allègement des effets du phénomène des sans-abri.

L'article commence donc ainsi :

A caseworker at the Hull Avenue emergency shelter gave Virginia Agosto a fistful of subway tokens at 9 A.M. yesterday and sent the pregnant

woman and her five exhausted children back to their local welfare office in the Kingsbridge section of the Bronx.

There, her face pinched and pale and her belongings stuffed in one brown paper bag, Miss Agosto resumed the dispiriting process of finding another night's lodging for her family, which have been homeless since being evicted from a dilapidated Bronx building that was about to be renovated. Miss Agosto—Case No. 2910295-1, according to the records of the city's Human Resources Administration—is just one of the more than 20,000 homeless men, women and children who have been spending these bitter winter evenings shuttling through the five boroughs seeking shelter and solace.

« Miss » Agosto incarne une pauvre victime des causes systémiques de nature économique provoquant la mise en place du phénomène des sans-abri. Elle incarne également l'« irrationalité » de la vie des pauvres résultant des forces systémiques qui reproduisent les cycles de pauvreté. Ainsi l'article commente-t-il le comportement familial des pauvres issus de milieu « ethnique » en rajoutant, sans manquer de souligner par deux fois que la femme non mariée et enceinte est mère de cinq enfants âgés entre 2 et 10 ans, que,

Miss Agosto, like many of the women in the shelters bears her vagabond life without the support of the children's father.

Ce mode d'introduction souligne que le phénomène des sans-abri fait partie de la réalité quotidienne et qu'il comprend une population établie, reconnue et catégorisée.

En plus du type représenté par la famille sans-abri (avec ou sans père), l'article fait aussi référence aux jeunes hommes sans-abri, à des hommes alcooliques et à des personnes atteintes de troubles psychiatriques (dont l'article suggère qu'elles se caractérisent notamment par le fait de leur refus d'être prises en charge : « *Some ranted incoherently, gripping their tattered coats, and said they would rather be left alone* »).

Contrairement à la période 1982-1983, le fait que des femmes ayant des enfants fassent partie de la population des personnes sans-abri ne constitue pas la nouvelle en soi. Ici, ce qui motive le travail menant à la publication d'un tel article, c'est le fait que cette population soit encore plus nombreuse que durant les années précédentes. Évitant toute forme d'estimation concernant l'ensemble des personnes touchées par le phénomène des sans-abri à New York, l'article se restreint à mentionner que le nombre de personnes sans-abri qui passent au travers des rouages des services municipaux censés leur venir en aide dépasse maintenant le chiffre de 20 000 (et ce, moins d'un an après la publication de l'article *The Other City : New York's Homeless* (Rimer 1984) qui établissait alors ce chiffre à 6 310).

Maintenant, en plus d'une population établie, le phénomène des sans-abri est aussi caractérisé par une réponse établie. Cette réponse implique des abris municipaux (et privés), des hôtels nolisés par les services publics pour l'hébergement de bénéficiaires de l'aide sociale, l'usage de transport en commun habituel (métro et autobus) et spécialisé pour le déplacement de clientèle entre les divers services, des bureaux d'aide sociale et des centres d'accueil à usage ponctuel (*drop-ins*). Cette réponse publique (et systémique) à l'évaluation des besoins des personnes sans-abri est entremêlée au recours potentiels à des réseaux personnels des clients comme sources d'aide matérielle et morale.

On subways and buses, by foot, or in vans provided by the city or private agencies, these dazed and desperate people move from doorways to welfare offices; from drop-in shelters that have no beds to church basements that do, from relative's apartments where they are unwelcome to armories, gymnasiums and storefronts.

Dès son titre, l'article indique que c'est surtout l'ensemble des réponses systémiques qui imposent un ordre géographique particulier au phénomène des sans-abri. Cette géographie est caractérisée par une série de déplacements ordonnés selon le type de la personne sans-abri. Par exemple, les hommes seuls ne sont pas dirigés vers les mêmes ressources que les familles.

Ces réponses systémiques impliquent un coût humain; un coût cruel parce qu'humiliant—voir même émasculant :

“I feel humiliated,” said Mr. Laboy, failing to hide his tears. “I’m not being a man or a father to them.”

Si l'État est efficace, l'article ne lui donne pas beaucoup de crédit. Sous plusieurs aspects, l'article laisse donc ouverte la question concernant les mesures possibles qui devraient répondre adéquatement au problème.

7. Les personnes sans-abri comme objet politique (1987-...)

Vers 1987 on commence à voir que le phénomène des sans-abri est en train de devenir, au delà de son aspect évidemment politique, un problème de politiciens et de carrières politiques. Les articles du NYTimes présentent les diverses populations de personnes sans-abri comme faisant naturellement partie du paysage urbain et national.

A First Look at Homeless Is Raw Sight for Tourists (Gross 1987);
Neighbors Attitudes Shift as Park Declines (Kifner 1989);
In the Shadow of Skyscrapers Grows a Shantytown Society (Morgan 1991b);
In Sea of Wealth, Homeless Defy the Cold (Purdy 1994);
The Homeless Huddle at City's Margins (Goldberg 1995).

Désormais, le propos ne consiste plus à s'interroger sur les causes qui ont provoqué cette situation mais plutôt à évaluer l'efficacité des réponses proposées par les divers paliers de gouvernements afin d'atténuer les effets du problème. L'existence d'une réponse systémique visant à atténuer les effets du phénomène des sans-abri est désormais un fait commun, notamment avec le réseau d'abris municipaux. Comme l'indique une sélection de quelques titres, il est d'une certaine façon pris pour acquis que les initiatives provenant uniquement de sources publiques ne répondent pas de manière adéquate aux besoins de la clientèle :

For Shelter, Homeless Take the E Train (Howe Verhovek 1988);
In Bitter Cold, Some of Homeless Resist Shelters They Often Fear (Barron 1988);
Ill, Possibly Violent and No Place to Go (Golden 1990);

Fear and Dependency Jostle in Shelters (Morgan 1991a);
A Thief Dines Out, Hoping Later to Eat In (Bragg 1994b);
For Some, Shelters Mean Chaos and Home (Gonzalez 1992).

Inversement, les initiatives provenant du milieu privé sont généralement présentées de manières favorables :

Homeless Finds Humanity at Private Shelters (Barbanel 1988b);
Homeless : What New York Can't Do (Barbanel 1988c).

En parallèle à la croisade « *Just Say No To Drugs!* » représentée par Nancy Reagan et au programme « *War On Drugs* » du président George Bush, le NYTimes a découvert un lien entre le phénomène de la consommation de crack et le phénomène des sans-abri.

Crack Use Pervades Life in a Shelter (Barbanel 1988a);
Twins of the Streets : Homelessness and Addiction (Kolata 1989).

Ce lien offre au NYTimes et à son lectorat une possibilité de juger de la qualité de la population des personnes sans-abri et ainsi de la qualifier comme étant moins méritante de l'aide publique.

Neighbors Attitudes Shift as Park Declines (Kifner 1989);
What Led to Crackdown on Homeless (Roberts 1991);
Homeless Seeing Less Apathy, More Anger (Bragg 1994a).

Ainsi, les politiques du phénomène des sans-abri deviennent des ressources qui permettent au NYTimes d'évaluer, en fonction d'un ordre urbain idéal des choses, les personnes sans-abri elles-mêmes, les politiques publiques associées à ce phénomène et les administrateurs qui les proposent et les mettent en place.

En ce sens, pour les politiciens, l'invisibilité des personnes sans-abri serait la solution à ce problème social. Ceci peut être considéré comme un des objectifs recherchés avec les abris municipaux et les subventions aux initiatives privées. Nonobstant fait que ces lieux hébergent effectivement des personnes sans-abri, un

article dans le NYTimes rend le phénomène visible. On peut voir cette mise en lumière avec les articles déjà présentés à propos du réseau d'abris municipaux et avec ceux traitant des personnes sans-abri qui n'utilisent pas ces abris. Un peu comme avec un rhéostat, le NYTimes exerce un contrôle de la visibilité du phénomène des sans-abri, comme on peut le lire dans le titre d'un récent article : *Still Homeless, Just Harder to See* (Kershaw 1997).

La publication d'une série spéciale dans les pages du prestigieux médium est un moyen permettant de recentrer stratégiquement au milieu de la scène publique une question jugée d'intérêt par sa direction éditoriale. Dans les pages qui suivront, j'analyserai deux séries publiées par le NYTimes en 1988 et 1993. On prendra note que ces deux séries ont été publiées autour de périodes électorales.

PORTRAITS DES SANS-ABRI

La série *Portraits of the Homeless* a été publiée à quelques jours de Noël 1988. Pour cette année-là, ces quelques jours avant Noël correspondent également à quelques semaines après l'élection de George Bush à la présidence des États-Unis et ainsi au bilan des huit dernières années sous la gouverne de Ronald Reagan. Si d'ordinaire, l'Avent est une période médiatiquement propice au bilan annuel de la misère des uns et à l'appel à la générosité des autres, le changement d'une administration fédérale—dans sa continuité républicaine—s'avère une occasion idéale pour le NYTimes de faire part aux décideurs des orientations désirées pour la durée du mandat à venir. Il semble clair dans cette série que le NYTimes attribue une lourde responsabilité à diverses politiques de l'administration Reagan

quant à l'émergence et à l'aggravation du problème entourant le phénomène des sans-abri.

Ceci est souligné sans subtilité dans l'article initial de la série. Dès le premier paragraphe, sur la une, l'article, *Defying Popular Stereotypes, Many of Homeless Have Jobs* (Schmalz 1988) met ainsi son sujet en situation :

It is 6 A.M., but the dozen men clustered on Ronald Reagan Avenue already have the wary look that usually comes at days end. Many of them homeless, they were turned down of shelters an hour earlier and now wait for a van that would take them to a variety of menial jobs.

Au cas où on aurait peut-être oublié de lire la une, la photographie imprimée en page B6 répète le message :

Sam Bretz, who is homeless, standing in front of a job service office on Ronald Reagan Avenue in Miami. "You can't make enough money to get a leg up," Mr. Bretz said. Much of his earnings go to labor brokers, transportation vans and Salvation Army shelter and eating costs.

On peut ainsi y lire une forme d'avertissement qui serait destiné au président nouvellement élu : les changements importants dans la société américaine sont souvent accompagnés de la mémoire du nom du chef de l'administration fédérale. Si l'Avenue Ronald Reagan de Miami n'incarne pas en soi la métonymie du phénomène des sans-abri dans la mode des années 1980, dans cet article, en revanche, le NYTimes semble indiquer que le nom même de Reagan jouera parfaitement ce rôle—rien d'héroïque.

En plus d'établir un lien entre le phénomène des sans-abri et les politiques républicaines, le premier article de la série expose les dimensions spatiales et démographiques du phénomène :

The problem of homelessness, perhaps most stark in New York and other big cities, is one that strikes communities across America. A Portrait of homelessness in America is really a mosaic, cementing together places as diverse as Miami, Sanford Me., and Portland, Ore.

Some people are homeless because they choose to do without government or private aid. Some homeless people are disabled by physical or mental illness, alcoholism or drug addiction.

And a growing number of the homeless, at odds with the stereotype of the beggar who camps out on a park bench, are the working poor, trapped between jobs that pay too little and housing that cost too much.

Chacun des articles de la série *Portraits of the Homeless* se présente comme dépeignant un des aspects « typiques » de la population affectée un peu partout aux États-Unis par le phénomène des sans-abri. Cependant, la lecture de ces articles porte à conclure que ceux-ci ne sont pas intéressés aux portraits en tant que tels, mais plutôt à établir des commentaires spécifiques concernant des politiques publiques et des tendances socioéconomiques. S'il y a des « portraits » dans chacun des articles de la série, ceux-ci personnifient une matière investie et mise en marché qui permet au NYTimes de soulever des questions qui concernent des valeurs sociales et économiques impliquées dans certains dossiers politiques. Ici, la question du phénomène des sans-abri apparaît comme utile et disponible pour poser un état de l'union. L'intérêt accordé au sujet montre évidemment une préoccupation du NYTimes, clairement mentionnée dans ses mandats organisationnels : ainsi, le phénomène des sans-abri préoccupe, la gestion du phénomène préoccupe, la gestion des causes du phénomène préoccupe et le gouvernement de la société préoccupe. Mon intérêt dans cette section est d'interroger comment le phénomène des sans-abri préoccupe le NYTimes depuis 1987.

Dans le premier article déjà mentionné, *Defying Popular Stereotypes, Many of Homeless Have Jobs*, on présente la dimension de l'appauvrissement de la population dans une économie de désindustrialisation orientée de plus en plus vers

des emplois de service au salaire minimum. L'article justifie sa catégorisation de la personne sans-abri au travail en s'appuyant sur des renseignements statistiques :

The United States Conference of Mayors, using information supplied by mayors' offices in 26 cities, estimated that last year 22 percent of homeless people held full-time or part-time jobs, up from 19 percent the year before. It expects the 1988 figure to be higher.

Cette affirmation générale se retrouve personnifiée dans le portrait de trois personnes : Sam Bretz « *a blond 27-year-old* »; une femme non identifiée, âgée de 34 ans et responsable d'un fils de 13 ans et d'une fille de 15 ans; et Tyrone Waters, un homme âgé de 45 ans accompagné de son fils de 14 ans. Ces trois personnes sont présentées comme incarnant des sans-abri qui travaillent—et qui acceptent cette activité comme une nécessité de la vie « normale »—mais qui ne sont pas assez bien rémunérés pour subvenir entièrement à leurs besoins et ceux de leur « dépendants ». Chacune de ces personnes passent certaines nuits dans des abris.

La message que soutient l'article tourne donc autour du fait que c'est l'économie qui, dans ses récentes transformations, s'est détachée de son lien « organique » avec ses sujets. « *No longer is work an automatic road to self-sufficiency.* » Les portraits qu'esquisse l'article sont ceux d'adultes qui démontrent leur détermination à travailler. L'article fait clairement comprendre que ces adultes ne devraient pas recevoir de l'aide publique mais plutôt de meilleurs salaires. L'article mentionne que :

*The minimum set by Federal law is \$3.35 and hour, or \$134 for a 40-hour week. It has not risen since 1981....
A proposal to raise the minimum wage, which has lost 22 percent of its purchasing power since 1981, failed in Congress this year; many lawmakers argued that a proposal to raise the minimum to \$4.55 by 1991 would slow economic growth and cause some employers to lay off*

workers. President-elect Bush has said he would support a rise in the minimum wage if it did not apply to teen-agers in entry-level training jobs.

Le NYTimes semble donc suggérer que dans ce cas particulier, l'intervention gouvernementale dans l'économie est souhaitable : l'administration fédérale devrait donc hausser le salaire minimum.

L'article suivant, *City Shelters Spurned, Shanty Serves as Home* (Wilkerson 1988), en dépit de son titre qui suggère un refus capricieux de la part de la clientèle, propose un portrait d'un homme qui vit dans un abri de fortune de Chicago. En rappelant un conte pour enfant, l'article commence comme suit :

The house that John built is a tumbledown shack standing in all its scrap-wood glory on the seedy side of Michigan Avenue. It has a patchwork of wall-to-wall carpeting, a roof of planks and plywood and a plastic flap over a peephole.

John didn't like living under bridges or in any of the 45 shelters for the homeless in Chicago, so last spring, on a weed-choked lot on the city's South Side, he built a two-room shanty out of the things that other people throw away.

« John » (l'article mentionne que personne ne se souvient de son nom) ne vit plus dans l'abri qu'il a assemblé. Son « logis » est désormais occupé par Jimmy White, le sujet de l'article, « *72 years old, who has a single front tooth on the bottom and two on top* ». Ces deux hommes sont présentés comme sujets libéraux au sens où ils ont choisi d'habiter un abri de fortune plutôt que d'être hébergés par la ville de Chicago ou de s'abriter sous des ponts ou sur des trottoirs.

Suivant cette introduction, un sous-titre annonce une nouvelle section : « *3,000 Beds, 30,000 People* ». Jimmy White est présenté comme étant une des 30 000 personnes sans-abri que compterait la ville de Chicago (une donnée qui n'est attribuée à aucune source). Selon l'article, ce vieil homme ne fréquente pas les abris municipaux par excès de fierté :

Too proud to turn to others for help, he refuses to go to the shelters. "Too crowded," he said. "And dangerous. I've heard the talk."

L'article souligne un lien entre la situation des personnes qui logent dans des abris de fortune et les politiques publiques. Les autorités de Chicago admettent qu'il n'y a pas assez de lits, moins que 3 000, pour accommoder toutes les personnes sans-abri sous leur juridiction :

"We don't want to force them into a shelter," said Judith Walker, the city's Commissioner of Human Services. "If you pick them up for the night without having something at the end of the line for them, then you're just hassling them."

Il est ainsi suggéré que la ville ne doit pas imposer ses services aux personnes sans-abri, surtout si ceux-ci sont inadéquats. Dans la mesure où on accepte que les abris municipaux constituent une réponse appropriée, ceux-ci, selon les données que compare l'article, n'offrent qu'un « rendement » de 10 pour cent.

L'article indique qu'un système d'abris municipaux et privés s'avère être une solution temporaire de choix mais seulement à la condition de respecter l'individualité des personnes sans-abri. Il est mentionné qu'un système d'abris au fonctionnement « trop institutionnel » est voué à l'échec du fait que plusieurs personnes sans-abri sont, selon un de leurs défenseurs, d'une nature « *fiercely independent and want to be on their own even if they know the consequences could be freezing to death* ».

Sans se faire prescripteur quant à un rôle précis que devrait jouer le gouvernement fédéral, l'article laisse entendre que ce dernier devrait néanmoins participer à la mise en place d'une alternative acceptable au fait de vivre à l'extérieur des marges de l'institution—abris communs, coupons alimentaires, services sociaux, etc. Ironiquement, ce n'est qu'après un tel investissement de la

part de l'État envers les personnes sans-abri qu'une véritable éthique de laissez-faire pourra être fonctionnelle : en ce sens, les personnes sans-abri pourront pleinement exercer leur droit de choisir.

Dans ce même ordre d'idées, bien que les solutions pratiques suggérées dans l'article à l'égard de l'hébergement des personnes sans-abri soient temporaires, l'article semble néanmoins envisager le phénomène des sans-abri non pas comme un phénomène historiquement ponctuel mais plutôt comme chronique. Les solutions proposées ne concernent à toutes fins pratiques que la mise en place d'un climat favorable à la réinsertion des marginaux vers un monde social normal.

Si cet article s'inscrit comme critique des *reaganomics*, il accepte toutefois l'idée que le gouvernement ne devrait intervenir que de manière minimale dans l'économie et la vie privée des citoyens. L'article réclame néanmoins que l'État intervienne afin d'assurer un bien être social minimum aux personnes à qui l'on pardonne de ne pas pouvoir pleinement participer au libre marché en tant qu'entrepreneur. Jimmy White participe à l'économie

Everyday he goes to work in the Loop, about a mile away, like thousands of other Chicagoans, but his work is rummaging through garbage and collecting metal scraps to sell for dinner money.

Alors que l'article précédent soulignait que plus de 20 pour cent des personnes sans-abri travaillaient dans des emplois salariés, celui-ci montre qu'il existe un nombre probablement élevé de personnes sans-abri, incluant des personnes âgées, qui génèrent leurs sources de revenus de manières légitimes dans des secteurs qui ne sont pas quantifiés.

Un troisième article, *Illness and Despair Dwell Alongside Hope* (Daley 1988), s'intéresse à la situation des personnes sans-abri ayant des difficultés d'ordre

psychiatrique et d'un organisme à but non lucratif qui a mis sur pied un programme pour leur venir en aide par le biais d'une habitation supervisée : Access House.

L'article pose la question de l'échec des programmes de désinstitutionnalisation des établissements psychiatriques. S'appuyant sur l'avis d'experts, notamment celui du Dr. John A. Talbott, un ancien président de l'American Psychiatric Association, le problème est défini comme reposant sur le fait que la société n'a pas fourni les soins alternatifs à l'institutionnalisation psychiatrique dont a besoin une grande partie de la population des malades mentaux. Ces soins devaient initialement provenir de ressources communautaires mais ne furent jamais réellement disponibles.

Si les établissements de soins psychiatriques ont été vidés et coupés d'une grande partie de leur clientèle, celle-ci a abouti « nulle part », c'est-à-dire ailleurs que dans les lieux jugés comme convenables :

The National Coalition for the Homeless estimates that as many as 800,000 of the nation's three million homeless may be mentally ill. In small towns, they are often found in the library or the post office. In bigger cities, they are seen erecting makeshift homes in parks and on sidewalks or slumped in the corner of subway terminals, filthy and muttering to no one in particular. A recent survey of the 10,000 adults living in New York City shelters for the homeless found that two-thirds suffered from some sort of mental disorder.

Si des personnes atteintes de maladie mentale peuvent vivre de manière autonome à l'extérieur des murs de l'institution, d'autres exigent une attention particulière, notamment sous la forme de logement et de services spéciaux :

Experts say that some of these individuals, if offered the best of care, would eventually be able to work and maintain their own homes. Others might always need extensive supervision.

Afin d'illustrer cet argument, l'article présente quelques portraits de clients de Access House. Celui-ci se trouve dans les premiers paragraphes de l'article :

The homeless young man, suffering from malnutrition and abscessed gums, had been riding the Staten Island ferry for weeks last spring before he was picked up by social workers. He was 700-years-old, he told them, and from the 16th century.

On a recent day, he had not abandoned all his delusions—“I could last for years without food, without going to the bathroom either,” he said at one point.

Still, much progress had been made. He was chopping onions for beef stew, dinner for him and other residents of Access House, a small halfway house on the Lower East Side of Manhattan.

For the time being at least, the young man represents a success story in the struggle to help the mentally ill homeless, a group that most often suffers from the hallucinations and confusion of schizophrenia.

Le jeune homme dont il est ici question est présenté comme le parangon de la personne sans-abri ayant des difficultés d'ordre psychiatrique mais il bénéficie d'une aide exceptionnelle.

L'article explique que l'aide que lui et les 11 autres résidents reçoivent à Access House leur permettra de maîtriser les « habiletés de la vie quotidienne ». Ils y sont donc hébergés parce qu'ils sont anormaux. La « philosophie » de ce programme exceptionnel est que ces personnes ont besoin de connaître les rudiments de la vie « normale » afin de jouir de la liberté à laquelle tous ont droit. Cet « apprentissage » n'est pas toujours facile car les sujets ne semblent pas très matures selon l'article :

In the kitchen of Access House that recent night, there was something of the feel of a gathering of college students—slightly awkward hands were everywhere. But there were some dramatic differences too.

Residents never started conversations, and when they finished the task, they often simply stood still until Andrew Brown, the house manager, reading from an aging Betty Crocker cookbook assigned the next chore for the dinner that took about two hours to prepare.

Dans le cas de personnes ayant des troubles mentaux, l'article suggère qu'une forme de soins (qui combine hébergement et services sociaux et médicaux) est désirable pour elles et nécessaires pour l'ensemble de la société. Ainsi, l'article endosse une autre initiative, Project Help, qui est liée à Access House et à d'autres projets d'habitations supervisées :

In New York City, teams of outreach workers called Project Help have been seeking out the severely mentally ill homeless, taking them to hospitals whether they want to go or not.

Suivant le fait que l'article explique qu'un séjour dans un hôpital psychiatrique coûte entre 500 et 600 dollars par jour et qu'un séjour à Access House n'en coûte que 50 dollars par jour (provenant de l'État de New York et du gouvernement fédéral), sous-entendant que ce programme fonctionne et qu'il fonctionne pour un prix relativement ridicule, on peut ainsi lire que le NYTimes demande pourquoi il y a si peu de tels programmes.

L'article final, *Homeless Addicts in Oregon Find Aid in Restoring Lives* (Egan 1988), s'inscrit dans une perspective analogue à l'article *Illness and Despair Dwell Alongside Hope* et raconte les succès des tentatives de réinsertion sociale de personnes sans-abri toxicomanes à Portland, Oregon. Encore une fois, ce succès est celui d'un programme géré par un organisme privé à but non lucratif et qui coûte moins cher aux contribuables que les moyens traditionnellement utilisés (dans ce cas-ci, les centre de désintoxication).

Le message politique de cet article concerne l'échec des tentatives de développement d'un nombre suffisant de programmes qui sont efficaces et économiques pour venir en aide aux personnes sans-abri aux prises avec des problèmes de toxicomanie. Il est ici impliqué que la dépendance à l'alcool ou la

drogue contribue à la prééminence du phénomène des sans-abri. L'article cite l'étude de United States Conference of Mayors (déjà mentionnée dans le premier article) qui estime que 35 pour cent des personnes sans abri sont toxicomanes.

Selon l'article, la seule désintoxication des personnes sans-abri ne leur redonnera pas un logis en soi. L'article présente la promesse d'une solution : Everett Hotel :

What makes the program work... is that street people have a place to live while fighting their addiction. "It's just impossible to stay clean and sober when you don't have a home."

Ce programme offre aux personnes sans-abri toxicomanes un logement pour une période d'une durée maximale de six mois en échange d'un vœu de sobriété du sujet envers l'alcool et les drogues. Les clients commencent leur thérapie par un séjour de trois ou quatre jours dans un centre de désintoxication puis sont emmenés à l'Hôtel où ils participent à des sessions de consultation individuelle et de groupe. Pour démontrer leur effort à maintenir leur volonté de sobriété, les clients doivent se soumettre sur demande à des tests d'urine.

L'article affirme la réussite de ce programme de trois manières. Premièrement, il mentionne à répétition les résultats d'une étude menée par une sociologue selon laquelle « *about a third of all residents leave the program with a job, and 60 percent leave free of their chemical dependency* ». La sociologue compare favorablement le programme de Everett Hotel à « *the revolving door of detox* ». Deuxièmement, l'article souligne que ce programme a attiré l'attention de plusieurs autres villes, notamment New York et San Francisco. Enfin l'article se sert de témoignages de la clientèle du programme qu'il met en portrait. Sous la vignette de la photographie on peut donc lire :

Vicki Cagle, a pregnant, 21-year-old participant in a program for homeless alcoholics and addicts in Portland Ore., in her room at the refurbished Everett Hotel. Besides giving her a place to live, the room at the hotel has given her the peace of mind she needs to plan her future.

À la fin de l'article, on y lit que le programme est tellement efficace qu'il y a une liste d'attente pour pouvoir y participer.

Comme argument d'autorité supplémentaire, l'article insiste sur le caractère économe de ce projet. Son coût de 165 dollars par client par mois, incluant les thérapies, est moindre que celui qui serait engendré par plusieurs séjours en centres de désintoxication et par les frais des services sociaux utilisés par les personnes sans-abri toxicomanes (bien que ces coûts ne soient jamais explicités). Le programme est financé par les gouvernements municipal, d'état et fédéral.

Pour l'ensemble de cette série *Portraits of the Homeless*, il semble clair que le NYTimes tente de se faire expert en recommandations de politiques publiques qui pourraient potentiellement venir en aide aux personnes sans-abri. Si tous les articles ont chacun eu maintes fois recours à des opinions d'experts, en bout de ligne le NYTimes, par le choix de publier cette série, se présente comme l'expert.

À LA RECHERCHE D'UN ABRI : NEW YORK ET SES SANS-ABRI

Le 4 juillet 1993, à quelques mois des élections municipales new-yorkaises, le NYTimes publie le premier article d'une série de trois intitulée *Search for Shelter—New York and Its Homeless*. Cette série se veut un bilan des politiques de l'administration municipale de David N. Dinkins à l'égard de la question du phénomène des sans-abri. Il est évident dès les premières lignes du premier article

que le NYTimes impute une lourde responsabilité au maire sortant quant à la recrudescence de la présence des personnes sans-abri dans le paysage visuel et budgétaire new-yorkais :

They shout out sad stories in rush-hour subways. They beg for money outside bank machines. They dig through the trash. They talk to the air. The homeless remain an indelible fact of New York City life. Thousands still live on the streets. And since Mayor David N. Dinkins took office four years ago, the number of homeless families in city shelters has swelled from 3,700 to 5,600. Mr. Dinkins himself faces contempt of court charges for leaving hundreds of these families to sleep for days at a time on chairs in dingy, smoky city offices, where gaunt men with AIDS huddle next to squalling babies and exhausted mothers.

Si la série reconnaît le fait que l'administration du maire sortant a hérité d'un lourd problème quant à la question de la gestion du problème des sans-abri à New York, notamment les conséquences pratiques du décret Callahan, elle s'attarde surtout à dénoncer son incompetence à satisfaire des promesses électorales jugées de toutes manières irresponsablement trop libérales. La série suggère que le phénomène des sans-abri est un problème qui requiert un processus décisionnel inspiré de la raison plutôt que de l'émotion.

Le premier article de la série, *A Roof for All, Made of Rulings and Red Tape* (Dugger 1993b), fournit le contexte historique et contemporain qui permet de situer les choix politiques de l'administration municipales de Dinkins. Il est suivi de *Setbacks and Surprises Temper A Mayor's Hopes to House All* (Dugger 1993c) qui trace le cheminement de l'administration municipale de « l'idéalisme au pragmatisme » par rapport à la question du phénomène des sans-abri. Il est pertinent de noter que cet article est sous-titré « *Policy is Undone by Politics—and Human Nature* ». Finalement, la série se termine avec *Finding Ways to House All Vexes Leaders at Every Level* (Dugger 1993a), et recherche, en fonction de la

volonté politique des différents niveaux de gouvernements qui sont impliqués dans la gestion du phénomène des sans-abri à New York et ailleurs, des solutions qui sauraient satisfaire toutes les parties : les citoyens « normaux », les personnes sans-abri et les décideurs politiques.

Le premier article de la série attribue une part de la responsabilité de la crise contemporaine du phénomène des sans-abri à l'administration Dinkins, cependant, il prend soin de mentionner que le problème provient en partie de décisions antérieures. Selon l'article, l'ensemble de ces décisions, incluant celles mises de l'avant par l'administration Dinkins, ont été inspirées par des défenseurs des personnes sans-abri et des personnes ayant des troubles psychiatriques :

The tale of the city's response to homelessness—which now costs over half a billion dollars a year—began more than a decade ago when a young lawyer who had never even tried a case sued the city for the right to shelter.

The outcome of that suit, and others like it filed on behalf of women and families, set off a dizzying shelter buildup and entangled the city in a confounding problem as difficult to control as wildfire and as hard to predict as human nature.

Cette procédure judiciaire et son dénouement, le décret Callahan, est présentée comme l'impulsion initiale de tous les maux qu'éprouvent les autorités civiles à l'égard du phénomène des sans-abri. Selon l'article, les dispositions de ce décret et des politiques qui s'en sont inspirées coûtaient aux alentours de 10 millions de dollars au début des années 1980. Au terme du mandat de l'administration Dinkins, ces dépenses ont atteint plus de un demi milliard de dollars. L'article souligne qu'il en coûte 36 000 dollars pour héberger un famille durant une année (ces frais étant partagés entre les trois paliers de gouvernement) et 15 000 dollars

pour héberger une personne seule (pour ce type de cas, le gouvernement fédéral ne participe pas au paiement des frais).

Si l'article souligne bien que ce type de réponse engendre de lourds frais à l'État, celle-ci s'avère également d'une inefficacité menaçante :

The city's vast shelter system of more than 100 hospitals, armories, schools, prisons, factories, hotels and apartments is a unique jerry-built contraption that grew helter-skelter over the last decade, shaped by legal battles, flawed compromises, grass roots fears of the homeless, political expedients and quirky twists of faith.

It has taken New York more than a decade to build its behemoth of a shelter system. All say it will take years more to send it lumbering in a new direction that helps the homeless attain self-sufficiency.

Comme évaluation des dix dernières années de la réponse gouvernementale au « nouveau » problème du phénomène des sans-abri, l'article soulève qu'elle échoue à promouvoir l'autonomie et la responsabilisation des personnes sans-abri. En plus de critiquer les autorités parce qu'elles auraient failli à orienter la clientèle de leurs services vers une « attitude responsable », par le biais de ses photographies, l'article souligne les conditions inhumaines qu'engendrent de telles solutions :

For years, the city has used large buildings and commercial hotels, like The Prince George at 14 East 28th Street, shown in 1986, to shelter the homeless. Places like these are condemned as costly warehouses, but providing something humane is difficult.

La combinaison de ces reproches est répétée sous les deux autres photographies de l'article :

Virgil Scott opted for shelter under an overpass on East 96th Street because of his dislike for city shelters.

Despite the goals of the Dinkins Administration in the city's treatment of the homeless, thousands still live on the streets. Men slept outside Tompkins Square Park last month.

En d'autres mots, les réponses proposées sont onéreuses, lourdes et dépersonnalisées : les milliers de personnes sans-abri qui « évitent » le réseau le prouvent visiblement.

En dépit du fait qu'il souligne l'inefficacité du système et le dédain de la part d'une partie de la clientèle, l'article présente néanmoins un dilemme classique de l'État providence : si on améliore le système public, c'est-à-dire le rendre plus humain, on le rend encore plus attractif à la clientèle et, de manière perverse, on contribue à rendre celle-ci encore plus dépendante. L'article met donc le blâme sur le dos des défenseurs des personnes sans-abri pour avoir en quelque sorte créé cette situation, pour avoir par leurs « solutions » contribué au mouvement des forces systémiques : *« To win public sympathy, advocates oversimplified homelessness »*. Ou encore,

*The problem was 'marketed' as soluble with the simple provision of housing....
Meanwhile, the whirlwind of economic and social problems that had caused so many to seek shelter only gained strength. Poverty deepened. The mentally ill went untended. Cocaine, as cheap rocks of crack, moved into the ghetto. AIDS was not far behind.*

Dans cet article, le NYTimes s'appuie sur une série de dilemmes libéraux qui à toutes fins pratiques apparaissent comme insolubles, tel que « comment l'État peut-il offrir une réponse humaine sans toutefois être généreux? ». Si le libéralisme peut être envisagé comme la recherche d'un dosage entre des droits et responsabilités des individus et de la société, l'article dénonce l'inégalité de ce rapport dans la mise en place des réponses proposées pour alléger les fardeaux du phénomène des sans-abri :

The past haunts the present in the unconditional right to shelter enshrined in legal agreements, state regulation and ingrained bureaucratic

practice—a right more far-reaching than that offered by any other American city.

There are no limits on how long people live in the system, nor can they be required to do chores or to join self-help programs. Even a resident who sets a fire, attacks someone or uses drugs in a shelter can only be suspended for a week, city official say.

L'article suggère que les inhibitions de l'administration Dinkins ont été provoquées par la peur d'affronter dans l'arène politique « *the city's strong liberal tradition and the shrewd band of young advocates whose legal battle for shelter has never let up* ». Ces derniers ont aidé l'équipe Dinkins à obtenir le pouvoir de la mairie new-yorkaise. En fin de compte, ce qui est dénoncé ce sont les décisions des autorités de ne pas exercer leurs prérogatives en tant qu'élus et de ne pas promouvoir un sens des responsabilités de la part des citoyens dans une société démocratique. Par extension, l'article supplie les citoyens de reconnaître leurs responsabilités comme électeur et de vivre avec leur décision d'avoir élu l'équipe Dinkins. Il implique que ceux-ci doivent reconnaître qu'ils feront bientôt face à la décision de la reconduire ou non au pouvoir.

L'article suivant, *Setbacks and Surprises Temper A Mayor's Hopes to House All*, poursuit l'analyse de la responsabilité de la crise en l'attribuant cette fois-ci à l'intérêt personnel des principaux intéressés : les politiciens et leur entourage, et les personnes sans-abri. Cet article débute avec l'aveu même du maire sortant où il reconnaît que les personnes sans-abri poursuivent leurs propres intérêts lorsque vient le temps de négocier leur position quant à l'obtention de services municipaux :

Mayor David N. Dinkins recently told of a late-night visit he made to one of the clamorous, chaotic city offices where throngs of homeless men, women and children apply for shelter.

There, he said, he met “a big fellow, healthy, strapping guy, looked terrific,” who had refused two different shelters that night because they did not suit him. “Some of the people there know the system real well,” the Mayor said with obvious disapproval.

L'article rajoute avec un profond mépris la leçon de réalité qu'a apprise Dinkins, « *the courtly Mayor with a soft spot for the homeless* », au début de son mandat :

And the Mayor who had always believe that only the most desperate asked for shelter has come to see some of the poor as more calculating.

Ces pauvres qui calculent incluent maintenant les mères et les pères de famille.

His administration's original approach—to provide housing to as many homeless families as possible, as quickly as possible, with no strings attached—aggravated the crisis by drawing more families into the shelter system, city officials now believe.

D'après l'article, ceci confirme que la nature humaine se fonde avant tout sur la poursuite de la satisfaction des intérêts personnels, car, dans ce cas précis, l'altruisme de l'État a mené à des abus.

Une autre manière de démontrer la prévalence d'abus envers les soutiens publics est de montrer que les personnes sans-abri qu'ils prennent en charge sont déviantes, même délinquantes. Durant le mandat de Dinkins, une commission municipale dirigée par Andrew Cuomo—fils du gouverneur de l'état de New York et président d'un organisme privé à but non lucratif qui offre de l'hébergement aux familles de personnes sans-abri—fut chargée d'évaluer l'ensemble de la question des sans-abri à New York :

Mr. Cuomo argued that the city should get out of the shelter business and let nonprofit groups—one of the few bright spots in the city's shelter system—develop and run small social service programs for the homeless. He also said that only those with no other housing option should be sheltered. And only those who tried to help themselves should be given permanent apartments—addicts in treatment; the mentally ill accepting care; neglectful mothers attending parenting classes. Mr. Cuomo quickly commissioned a survey intended to debunk the idea that advocates had long held dear : that the solution to homelessness is

housing. The survey researchers learned that half the single adults had spent time in jail or prison. But the shocker came from urine testing of shelter residents : Half the single adults and a quarter of the women with children tested positive for illegal drugs, mostly cocaine.

Ceci porte à conclure que les personnes sans-abri devraient porter une part de la responsabilité quant à leur situation. Par le biais de cette intervention, l'article suggère d'abord un recours à la charité privée qui attribuerait un soutien en fonction d'une évaluation personnalisée qui s'intéresse au mérite et à la capacité de rééducation du client plutôt qu'un recours à une bureaucratie qui attribue aveuglement son soutien en fonction de critères identitaires. Il poursuit aussi en proposant que seule la démonstration d'une éthique du devoir de la part de la personne sans-abri devrait conclure à une évaluation positive dans l'attribution de ses droits à la charité (de sources privées ou publiques).

L'article endosse les recommandations de la commission Cuomo et le changement conséquent dans l'attitude adoptée par le maire Dinkins face à la question du phénomène des sans-abri vers le milieu de son mandat :

...Mr. Dinkins has gradually shed his initial strategy in favor of a middle course that emphasizes the responsibilities along with the rights of the poor.

Est-ce que cette stratégie initiale était totalement altruiste? L'article suggère que non : Dinkins a utilisé le phénomène des sans-abri comme capital politique au cours de sa campagne électorale. L'article souligne cet intérêt politique envers les personnes sans-abri et la pauvreté en rappelant les événements qui ont eu lieu lors de son inauguration :

On Mr. Dinkins's inaugural day, homeless people in tattered clothes gathered in a viewing stand reserved especially for them next to the stage in City Hall Park. They came on that cold Jan. 1st, 1990—from subway platforms, steamy grates and shelters—to watch a man they considered an ally take the oath of office. Mr. Dinkins had promised to dismantle a

shelter system widely viewed as a warehouse for the city's homeless and to expand permanent housing opportunities for them. "A shelter is not a home," he often declared.

As a boy growing up in Depression-era Harlem, he and his mother, a dollar-a-day maid, had moved repeatedly to stay ahead of the rent collector. Mr. Dinkins identified himself with the homeless, saying, "There but for the grace of God go I."

La « réalité » de la nature humaine a progressivement transformé le capital politique du phénomène des sans-abri en fardeau politique.

The Dinkins administration's path from what some might term naïve idealism to unsentimental pragmatism is at heart a story about the clash between the city's traditional liberalism and its unforgiving fiscal realities.

Ce conflit entre valeurs et réalité est répété dans la finale de l'article :

But the brash confidence of his first mayoral candidacy has given way to the merciless realities of governing. And he now voices only the wary hope that the city can chip, chip, chip away at this heavy load it has promised to carry.

Dans cet article, le NYTimes est donc en train de soumettre cette évaluation à ses lecteurs en tant que service à la collectivité : informer les citoyens afin de leur permettre de prendre des décisions rationnelles qui concernent autant leurs rôles de sujets politiques que ceux de contribuables et de propriétaires.

Pour conclure cette série, le dernier article, *Finding Ways to House All Vexed Leaders at Every Level*, appuie sa position à l'égard du phénomène des sans-abri sur un sondage d'opinion commandité par le NYTimes et le réseau de télévision CBS. Les conclusions tirées de ce sondage affirment que les New-Yorkais considèrent le phénomène des sans-abri comme le deuxième sujet en importance (après le crime) sur lequel devra se concentrer la prochaine administration municipale. L'article prévoit que la question clé sera « *which candidate can run a more humane, effective shelter system with the same or less money?* » et souligne

que c'est la visibilité récalcitrante du phénomène des sans-abri qui en fait une question dangereuse :

The public's first hand experience with the problem makes homelessness a potentially potent issue. It is an inescapable fact of life, even for middle- and upper-class New Yorkers who can send their children to private schools, take taxis and live in doormen buildings.

Ici, en commanditant le sondage, le NYTimes contribue à la visibilité du phénomène des sans-abri et à sa transformation en objet politique.

Cette visibilité « surlignée » contraste avec l'information rapportée dans les deux premiers paragraphes de cet article :

President Clinton signed a little-noticed executive order in May directing his Administration to come up with a "single coordinated Federal plan for breaking the cycle of homelessness." There was no ceremony that day, no soaring oratory, no Presidential photo-op at a homeless shelter. The order itself was as modest as the circumstance of its signing, emblematic of the lowered expectations of what government can do for the poorest of its poor....

Publié six mois après l'inauguration de Bill Clinton à la présidence des États-Unis, l'article semble se présenter comme un avertissement amical contre toutes tentatives de traiter à la légère le phénomène des sans-abri. L'article établit donc un lien direct avec les politiques municipales new-yorkaises et les leçons que les autres niveaux de gouvernements devraient en tirer. Il salue les nominations par Clinton d'Andrew Cuomo et de Marsha A. Martin pour mener à termes le plan proposé. Il est rappelé que ces deux personnages furent d'une grande importance dans la réorientation récente des politiques municipales de Dinkins à l'égard du phénomène des sans-abri :

At its heart, the new effort seeks to shift the city's ponderous shelter system toward the use of small residences for the homeless, run by private nonprofit groups, that address such problems as drug abuse and mental illness.

Le NYTimes endosse clairement cette nouvelle approche face au phénomène des sans-abri à une échelle municipale et nationale.

Dans le cadre de la série *Search for Shelter*, cet article se veut le lien avec l'avenir immédiat du phénomène des sans-abri. Dans le contexte d'une proche élection municipale, le quotidien réitère son bilan sur la performance de l'administration municipale sortante, notamment soutenu par un autre sondage d'opinion :

But this year, the question for Mr. Dinkins is not how much he cares, but how much he has accomplished. He is vulnerable because the city still uses the armories and hotels he himself abhors—and because the homeless are still so visible on the streets. A majority of the New Yorkers polled last month said they disapproved of his handling of the issue

Si le NYTimes semble être en accord avec « la majorité des New-Yorkais », l'article remarque, sous l'intertitre « *What Would Giuliani Do?* », que son rival, Rudolph W. Giuliani, ne s'est pas prononcé sur la question des personnes sans-abri en dehors de son admission qu'il s'agit de « *one of many urban problems that will be alleviated by building a healthier economy and privatizing city-run services* ».

Étant donné que le NYTimes endosse déjà les recommandations de la commission Cuomo, le fait que le porte-parole de Giuliani affirme qu'il appuie cette direction semble suggérer que ce dernier soit favorisé par le médium. Le commentaire de Robert M. Hayes, un des fondateur de Coalition for the Homeless, est ici utilisé comme appui :

I was very comfortable with him," said Robert M. Hayes... He was a good Catholic schoolboy with whom I could relate. His position were not materially different than Dinkins's. The question was who could carry them out better. The Mayor has been a disappointment. Giuliani remains untested.

Il est pertinent de comparer cette mention avec le portrait que le premier article de la série a tracé du même Robert M. Hayes entre :

a young lawyer who had never even tried a case sued the city for the right to shelter.

Et,

It was a young green Wall Street lawyer who started it all in 1979 when he sued the city for the right to shelter for men. Robert Hayes just 26 years old, had begged time from his firm and burrowed in the library stacks, looking for leverage to improve the lot of the panhandlers he met on the streets. He found a passage in the state constitution that called for "the aid, care and support of the needy." New York is one of just a handful of states with such a broadly worded social commitment in its constitution. He also found a ready audience in a state Supreme Court Judge, Richard Wallach, elected to the bench from the Upper West Side. Mr. Wallach recalled reading George Orwell's "Down and Out In Paris and London" from Harvard College days. The image of Depression-era hoboes tramping through England stayed with him. He felt no civilized society should allow such misery.

On peut dès lors supposer que le NYTimes joue son appui politique derrière le masque d'analyste de la situation. En ce sens, la question du phénomène des sans-abri ne semble plus être une préoccupation informative du médium mais plutôt un objet qui fournit l'occasion permettant de commenter le paysage politique et de prendre position dans ce paysage.

Conclusion

Il y a plusieurs années, Robert E. Park introduisait le travail de l'École de sociologie urbaine de University of Chicago de cette façon : « *Sociology, after all, is concerned with problems in regard to which newspaper men inevitably get a good deal of first hand knowledge.... One might fairly say that a sociologist is merely a more accurate, responsible, and scientific reporter.* » (cité par Cappetti 1993 : 24). On rappellera que l'École de Chicago est associée avec l'utilisation de la méthode et de l'écriture ethnographiques en sociologie. Park était inspiré notamment par les travaux de Bronislaw Malinowski. De plus, il fut lui même journaliste avant de joindre les rangs de la discipline vers l'âge de cinquante ans.

Comme toute discipline empirique, le journalisme est intéressé par la présentation de « faits » observés dans la réalité. Tout comme l'ethnographie, cette pratique éprouve des difficultés quant à la question de l'objectivité. Aussi, cette pratique oriente souvent son regard vers des sujets de « *human interest* » vers des questions qui concernent la condition humaine. Park insiste fortement sur la dimension des problèmes sociaux comme objets d'analyse des ethnologues et des journalistes. L'École de Chicago fut dans la première moitié du vingtième siècle associée aux transformations démographiques en milieu urbain nord-américain et s'intéressât particulièrement à des phénomènes qui contribuèrent à distinguer des groupes partageant une même géographie. En ce sens, si les objectifs initiaux de Park étaient d'arriver à illustrer ce qu'était l'homme moderne

normal,¹⁰ un des moyens permettant d'y arriver était l'étude de son contraire : le déviant, le marginal, le migrant.

Le fait que le phénomène des sans-abri soit un sujet d'étude par excellence de la sociologie et de l'anthropologie urbaine est un héritage des bases jetées par Park et ses collègues de l'École de Chicago. On peut aussi dire que le fait que le NYTimes présente le phénomène des sans-abri comme un produit de la déviance et comme monde à part est également un héritage issu de l'École de Chicago. On notera aussi comment l'École de Chicago fut inspirée par le journalisme de son temps. Si le temps des pionniers de la sociologie et de l'anthropologie urbaine est maintenant révolu, l'héritage disciplinaire qui en résulte est toujours présent.

Il est ainsi possible de tracer un parallèle entre le NYTimes et l'ethnographie urbaine au sens où les deux apparaissent fermement interreliés autant en termes chronologiques qu'en termes de production discursive. Tout au long de ce mémoire, j'ai essayé de me distancer des discours de la sociologie et de l'anthropologie urbaine concernant le phénomène des sans-abri depuis les années 1980. Bien que je nie pas la réalité du phénomène des sans-abri tel que l'ont présenté ces disciplines et leurs sous-disciplines, je ne la confirme pas non plus. La seule réalité que je puisse me permettre d'affirmer est que le NYTimes a publié des articles à propos du phénomène des sans-abri depuis au moins 1980, et ce en dépit de tous les changements sémantiques et conceptuels qui ont été apportés à ce sujet. J'ai utilisé comme objet d'étude la question de la représentation du phénomène des sans-abri par le NYTimes. Le sujet de ce

¹⁰ Au sens large mais aussi bien dans le sens de 'monsieur'.

mémoire était le NYTimes en tant qu'institution médiatique productrice de discours informatifs et critiques. Dans le cadre de ce mémoire, la représentation du phénomène des sans-abri sert d'exemple de la capacité de production discursive du NYTimes.

Si j'ai voulu prendre distance envers les connaissances disciplinaires à propos du phénomène des sans-abri qu'offrent l'anthropologie et la sociologie, ce texte reste toujours un mémoire de maîtrise que je présente afin de satisfaire des critères qui me permettront, je l'espère, d'obtenir un autre diplôme en anthropologie. Je suis aussi un consommateur de quotidiens d'informations comme le NYTimes. Me voilà donc en train d'occuper la position d'ethnographe du NYTimes, une institution connue pour sa défense des valeurs du libéralisme, qui publie des articles à propos du phénomène des sans-abri. Enfin, je suis aussi considéré comme un citoyen auquel on peut associer certaines qualités démographiques. Pour toutes ces raisons, il devient urgent de se demander comment étudier « objectivement » un objet pour lequel je suis également le sujet?

Quoi qu'il en soit, la réponse se trouve en partie dans le répertoire de pratiques et d'activités qui sont constitutives des sciences sociales : classifier, compter, lire, écrire. Ici, par objectivité, j'envisage l'objectification d'un fait plutôt que la capacité et la volonté de saisir la réalité dans toute sa complexité et de la rendre intelligible. Dans les débats méthodologiques qui ont lieu au sein des sciences sociales, la question de l'objectivité est dominante. Le lien avec le journalisme s'affiche encore une fois du fait que ce rêve d'objectivité constitue un des paradigmes dominants de la pratique journalistique contemporaine. On a vu dans ce mémoire que si les articles du NYTimes cherchent à décrire « objectivement »

le phénomène des sans-abri, ils contribuent surtout à le générer comme objet de préoccupation publique. Dans sa présentation du phénomène des sans-abri, le NYTimes utilise un ensemble de pratiques et d'activités qui investissent la réalité et la classifient, la comptent, la lisent et l'écrivent. Comment donc différencier le NYTimes de l'anthropologie ou de la sociologie lorsque l'objet discuté est considéré comme problème social? La différence se trouve dans le cadre institutionnel qui soutient chacune de ces disciplines. Alors que les deux dernières relèvent du monde académique, la première est d'abord constituée en tant qu'entreprise privée et ensuite sert de lieu de pratique de la profession journalistique.

Ce texte a été conçu en fonction d'étudier sous un angle ethnographique le NYTimes dans la mesure où il publie des articles sur le phénomène des sans-abri. Les interrogations qui ont motivé cette entreprise concernent les tensions qui existent entre les notions de pouvoir, d'institution et de classes sociales et celles de pauvreté et d'inégalités sociales. Le NYTimes, en tant qu'institution privée et puissante, rassemble par un style d'écriture élaboré de manière à informer, éduquer et divertir un certain type de lecteurs. Dans son contenu, il discute des tensions qu'on vient de mentionner lorsqu'il publie à propos du phénomène des sans-abri.

Il est ici nécessaire de rappeler certains points. D'abord, le mémoire, bien qu'il en discute, n'est pas à propos du phénomène des sans-abri. L'augmentation des connaissances des sciences humaines et sociales concernant le phénomène des sans-abri en tant que tel n'est pas un objectif de ce texte. L'objet est le discours du NYTimes sur ce sujet. Dans ce cadre, les analyses présentées s'intéressent à des

discours qui concernent le phénomène des sans-abri, publiés dans le NYTimes à partir de 1980. L'analyse ne tente pas d'être exhaustive. Entreprendre d'analyser près de 20 années de productions discursives comme si elles pouvaient être additionnées et ainsi donner une impression d'une capacité de saisir cet ensemble comme un seul discours s'avérerait être une position analytique non rentable. Dans le cas contraire, on aurait pu aussi bien ajouter à cette sélection des articles concernant le phénomène des sans-abri qui furent publiés par d'autres media que le NYTimes et ce mémoire aurait été construit en fonction du phénomène des sans-abri en tant que tel. Ce qui a d'abord été recherché, c'est la façon dont le NYTimes a présenté le phénomène des sans-abri à travers ses reportages.

En envisageant le NYTimes étudié dans ce mémoire en tant que microcosme social, on lui accorde la capacité de se transformer au travers le temps. Ici les articles publiés et évalués ne peuvent plus être considéré comme des éléments statiques d'un ensemble social immuable. Le NYTimes qui fait l'objet de ce mémoire est une organisation complexe assujettie à l'histoire. Des journalistes sont embauchés, sont mis à pieds, démissionnent, prennent leur retraite, sont promus, tombent malade, meurent accidentellement. La direction du médium est assujettie à des considérations qui sont autant techniques (comme des transformations dans la profession et dans le marché des consommateurs du médium (lectorat et annonceurs) qu'émotives—ce que Diamond (1995 (1994)) et Goulden (1988) appellent « *Times Politics* »). En plus des changements systémiques (et de la possible contribution du NYTimes à ces changements au travers le temps) qui ont affecté le développement du phénomène des sans-abri, d'autres changements difficilement contrôlables qui se sont produits au sein de la

fameuse institution ont contribué à transformer les discours que l'on peut déchiffrer dans les articles et les éditoriaux du NYTimes. Ainsi, cet assujettissement à l'histoire empêche d'apprécier l'ensemble des articles comme un seul texte qui s'étend sur la période étudiée. Cet ensemble doit plutôt être envisagé comme regroupant un ensemble de témoignages variés et parcellisés qui permettent en partie de répondre à la question : « Qu'est-ce que le NYTimes? ».

Ce mémoire est bien entendu présenté sous la couverture d'une histoire discursive du NYTimes à propos du phénomène des sans-abri. Ceci implique nécessairement que l'analyse investit un espace chronologique. Mais, du moins pour un moment, on peut questionner si une perspective synchronique permet de répondre entièrement aux interrogations posées par le mémoire. En effet, ces mêmes articles et la même institution qui, de toute évidence, ont fait l'objet de transformation au travers du temps, ont aussi des capacités qui permettent d'apprécier des continuités à travers le temps. J'ai essayé de montrer comment le discours du NYTimes à propos du phénomène des sans-abri s'est transformé depuis 1980. La recherche des changements implique aussi l'identification de certaines constances. Mise à part une évidente transformation terminologique dans l'Index qui a fait changer le phénomène des sans-abri de « *vagrancy and vagrants* » à « *homeless persons* », on peut remarquer que les entrées de l'Index et leur sommaire tout comme les articles de nouvelles auxquels elles renvoient offrent une certaine continuité. Il est clair que les moments que j'ai identifiés sont le fruit de mon propre découpage des discours du NYTimes. S'il existe une historiographie interne du NYTimes, les chances sont faibles qu'elle soit construite autour du phénomène des sans-abri—on peut plutôt supposer que la

chronologie soit établie en fonction de personnalités importantes au sein de l'organisation du médium ou en fonction de paradigmes technologiques. Là où j'ai remarqué des discontinuités permettant de délimiter des périodes ou des moments discursifs, j'ai en même temps observé des parcelles de discours qui réfèrent à des périodes qui précédaient. Ainsi, la question prend aussi la forme de : « Est-ce que le discours du NYTimes à propos du phénomène des sans-abri a réellement changé? ». On est donc confronté à une tension entre une archéologie et une généalogie du discours : deux qualités du temps comme histoire.

Enfin, l'analyse de ces sources s'avère être un investissement du temps au sens où celui-ci est compressé et divisé de manière à montrer autant des continuités que des différences dans le discours du NYTimes à propos du phénomène des sans-abri. Mais, s'il est en quelque sorte un facteur d'analyse, le temps joue aussi un rôle dans l'acte même d'analyser. Ainsi, le processus d'écriture et l'analyse qui en résulte se sont-ils transformés au cours des mois qui ont mené à l'élaboration de ces lignes. Le processus de recherche a exploré une variété de thèmes de nouvelles publiés par le NYTimes avant de finalement s'arrêter sur celui du phénomène des sans-abri. Il a aussi mené à des réinterprétations des thèmes de déviance et de délinquance tout comme il a été forcé de reformuler autrement les distinctions observées entre les causes systémiques et personnelles dans la prévalence du phénomène des sans-abri selon les articles du NYTimes.

Des tensions méthodologiques et épistémologiques émergent également de cette recherche. Lorsqu'on considère les sources utilisées au travers d'une approche historique et rétrospective, on diverge grandement de la lecture « proposée » par le NYTimes. En effet, puisqu'il s'agit d'articles de nouvelles

publiés quotidiennement, les discours qu'ils véhiculent sont d'abord formulés pour être lus et consommés dans l'immédiat. Bien que le NYTimes s'autoproclame « *The paper of records* », sa mission est beaucoup plus de marchander la réalité immédiate¹¹ que de fixer la connaissance d'un futur difficile à contrôler.

Le degré de distance avec l'objet varie également avec le temps. En ce qui me concerne, en 1980, je n'étais qu'un gamin qui savait à peine lire et, dans les limites d'un monde qui tourne autour des valeurs des classes moyennes banlieusardes montréalaises, j'étais encore moins conscient de la réalité du phénomène des sans-abri à New York tout comme de l'existence plus que centenaire du réputé quotidien NYTimes. Aujourd'hui, en 1999, me voilà en train lire toutes ces nouvelles à une fréquence presque quotidienne, à voir et à me questionner sur les liens qu'elles entretiennent avec l'espace urbain nord-américain. Une visite à la bibliothèque, quelques clics sur Internet, et le NYTimes fait désormais partie de mon quotidien.

Ces sources présentent aussi un des aspects de la dialectique qui existe entre les notions d'espace public et de libéralisme. Le NYTimes est en quelque sorte la quintessence de la liberté de presse au États-Unis, mais c'est aussi une entreprise privée. En ce sens, avec un recul historique, on peut envisager chacune de ses éditions comme étant une forme textuelle d'espace public qui a été sélectionné, préservé et indexé. En ce qu'il dit et tait des fragments de la réalité, ce « nettoyage » s'offre comme un attrayant matériel d'analyse pour l'ethnographe.

¹¹ La marchandisation de la réalité immédiate est aussi une des missions des ethnographes. Ces derniers n'ont pas le même nombre et la même diversité de lecteurs que le NYTimes.

Bibliographie

- Anderson, N. 1975 (1923). *The Hobo: The Sociology of the Homeless Man*. Chicago: University of Chicago Press.
- Ang, I. 1990. Culture and communication: toward an ethnographic critique of media consumption in the transnational media system. *European Journal of Communication* 5, 239-260.
- Bagdikian, B.H. 1978. The best news money can buy. *Human Behavior* , 63-66.
- Bagdikian, B.H. 1990. *The Media Monopoly*. Boston: Beacon Press.
- Bahr, H.M. 1970. *Disaffiliated man; essays and bibliography on skid row, vagrancy, and outsiders*. Toronto: University of Toronto Press.
- Baldwin, H.W. & S. Stone (dir.) 1939. *We Saw it Happen; The News Behind The News That's Fit To Print, by Thirteen Correspondents of the New York Times*. New York: Simon & Schuster.
- Barak, G. 1991. *Gimme Shelter: A Social History of Homelessness in Contemporary America*. New York: Praeger.
- Barak, G. & R.M. Bohm. 1989. The Crimes of the Homeless or the Crime of Homelessness? On the Dialectics of Criminalization, Decriminalization, and Victimization. *Contemporary Crises* 13, 275-288.
- Barbanel, J. 1988a. Crack Use Pervades Life in a Shelter. *The New York Times*, 18 février 1988, A1, B3.
- Barbanel, J. 1988b. Homeless Finds Humanity at Private Shelters. *The New York Times*, 13 mars 1988, A1, A35.
- Barbanel, J. 1988c. Homeless: What New York Can't Do. *The New York Times*, 14 décembre 1988, A1, B10.
- Barron, J. 1988. In Bitter Cold, Some of Homeless Resist Shelters They Often Fear. *The New York Times*, 13 décembre 1988, A1, B8.
- Baum, A.S. & D.W. Burnes. 1993. *A Nation in Denial: The Truth about Homelessness*. Boulder, CO: Westview Press.
- Beard, R. (dir.) 1987. *On Being Homeless: Historical Perspectives*. New York: Museum of the City of New York.
- Bennett, W.L. 1975. *The Political Mind and the Political Environment*. Lexington, MA: D.C. Heath.
- Bennett, W.L. 1988. *NEWS: The Politics of Illusion*. New York: Longman.
- Berger, P.L. & T. Luckmann. 1966. *The Social Construction of Reality*. New York: Doubleday.

- Bird, D. 1980a. Maze of Tunnels Remains Refuge of the Homeless. *The New York Times*, 17 mars 1980, B1, B11.
- Bird, D. 1980b. Wilted Lives On the Fringe Of the Garden. *The New York Times*, 26 septembre 1980, B3.
- Blau, J. 1992. *The Visible Poor: Homelessness in the United States*. New York: Oxford University Press.
- Blumer, H. 1971. Social problems as collective behavior. *Social Problems* 18, 298-306.
- Bond, F.F. 1931. *Mr. Miller of "The Times": The Story of an Editor*. New York: Scribner's Sons.
- Bragg, R. 1994a. Homeless Seeing Less Apathy, More Anger. *The New York Times*, 25 février 1994, A1, B2.
- Bragg, R. 1994b. A Thief Dines Out, Hoping Later to Eat In. *The New York Times*, 19 mai 1994, A1, B4.
- Buck-Morss, S. 1989. The city as dreamworld and catastrophe. *October* 73, 3-26.
- California, A.R.D. 1961. *Skid Row and Alcoholism; an annotated bibliography*. Berkeley, CA: Alcoholic Rehabilitation Division.
- Cappetti, C. 1993. *Writing Chicago: modernism, ethnography, and the novel*. New York: Columbia University Press.
- Carmody, D. 1984. The Tangled Life and Mind of Judy Whose Home Is the Street. *The New York Times*, 17 décembre 1988, B1, B10.
- Catledge, T. 1971. *My Life and The Times*. New York: Harper & Row.
- Caton, C.L.M., P.E. Shrout, P.F. Eagle & L.A. Opler. 1994. Risk factors for homelessness among schizophrenic men: a case control study. *American Journal of Public Health* 84, 265-270.
- Condit, C.M. 1989. The rhetorical limits of polysemy. *Critical Studies in Mass Communication* 7, 103-122.
- Curran, J. 1990. The new revisionism in mass communication research: a reappraisal. *European Journal of Communication* 5, 135-164.
- Daley, S. 1988. Illness and Despair Dwell Alongside Hope. *The New York Times*, 21 décembre 1988, B1, B4.
- Diamond, E. 1995 (1994). *Behind the Times: Inside The New York Times*. Chicago: University of Chicago Press.
- Dreyfus, H.L. & P. Rabinow. 1983. *Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics ; With an Afterword by and an Interview with Michel Foucault*. Chicago: University of Chicago Press.
- Dreyfus, H.L. & P. Rabinow. 1984. *Michel Foucault: Un parcours philosophique au delà de l'objectivité et de la subjectivité: Avec un entretien et deux essais de Michel Foucault*: Gallimard.

- Dugger, C.W. 1993a. Finding Ways to House All Vexes Leaders at Every Level. *The New York Times*, 6 juillet 1993, A1, B4.
- Dugger, C.W. 1993b. A Roof for All, Made of Rulings and Red Tape. *The New York Times*, 4 juillet 1992, A1, A28.
- Dugger, C.W. 1993c. Setbacks and Surprises Temper A Mayor's Hopes to House All. *The New York Times*, 5 juillet 1993, A1, A24.
- Durkheim, É. 1960 (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Egan, T. 1988. Homeless Addicts in Oregon Find Aid in Restoring Lives. *The New York Times*, 22 décembre 1988, A1, A18.
- Entman, R. 1989. *Democracy Without Citizens*. Chicago: University of Chicago Press.
- Epstein, E.J. 1973. *News from Nowhere: Television and the News*. New York: Random House.
- Evans-Pritchard, E.E. & E. Gillies. 1976 (1937). *Witchcraft, Oracles and Magic among the Azande*. Oxford: Clarendon Press.
- Fine, B. 1933. *A Giant of the Press*. New York: Editor & Publisher Co.
- Fiske, J. 1989. *Reading the Popular*. Boston: Unwin Hyman.
- Foucault, M. 1976. *La volonté de savoir (Histoire de la sexualité I)*. Paris: Gallimard.
- Frankel, M. 1998. To Whom it May Concern. *The New York Times Magazine*, 18 Janvier 1998, 14.
- Frankel, M. 1999. *The Times of my Life and my Life with the Times*. New York: Random House.
- Frazer, J.G. 1911-1915. *The Golden Bough A study in Magic and Religion*. London: MacMillan.
- Gandy, O. 1982. *Beyond Agenda Setting: Information Subsidies and Public Policy*. Norwood, NJ: Ablex.
- Gandy, O. 1991. Beyond agenda setting. Dans *Agenda Setting : Reading on Media, Public Opinion and Policy Making* (dir.) D.L. Protesse & M.M. McCombs. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Gans, H.J. 1979. *Deciding what's News: A Study of CBS Evening News, NBC Nightly News, Newsweek, and Time*. New York: Pantheon Books.
- Giamo, B. 1989. *On the Bowery: Confronting Homelessness in American Society*. Iowa City: University of Iowa Press.
- Gitlin, T. 1980. *The Whole World is Watching: Mass Media in the Making & Unmaking of the New Left*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Goldberg, C. 1995. The Homeless Huddle at City's Margins. *The New York Times*, 12 novembre 1995, A1, A48, A49.

- Golden, T. 1990. Ill, Possibly Violent and No Place to Go. *The New York Times*, 2 avril 1990, A1, B4.
- Gonzalez, D. 1992. For Some, Shelters Mean Chaos and Home. *The New York Times*, 17 juillet 1992, B1, B2.
- Goulden, J.C. 1988. *Fit to Print: A.M. Rosenthal and His Times*. Secaucus, NJ: L. Stuart.
- Greenwald, M.S. 1999. *A Woman of the Times: Journalism, Feminism, and the Career of Charlotte Curtis*. Athens, OH: Ohio University Press.
- Gross, J. 1985. Cruel Odyssey Of the Homeless Seeking a Bed. *The New York Times*, 16 janvier 1985, B1, B22.
- Gross, J. 1987. A First Look at Homeless Is Raw Sight for Tourists. *The New York Times*, 9 novembre 1987, B1, B2.
- Hacking, I. 1986. Making up people. Dans *Reconstructing Individualism: Autonomy, Individuality and the Self in Western Thought* (dir.) H.C. Heller, M. Sosna & D.E. Wellbery. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Hall, S. 1980. Encoding/decoding. Dans *Culture, Media, Language* (dir.) S. Hall, D. Hobson, A. Lowe & P.E. Willis. London: Hutchinson.
- Hall, S., C. Critcher, T. Jefferson, J. Clarke & B. Roberts (dir.) 1978. *Policing the Crisis*. London: Macmillan.
- Harvey, D. 1989. *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Cambridge, MA: Blackwell.
- Herman, E.S. & N. Chomsky. 1988. *Manufacturing Consent*. New York: Pantheon Books.
- Herman, R. 1982. City's Homeless: Story of Bobby Cruz. *The New York Times*, 16 janvier 1982, A27, A31.
- Herrnstein, R.J. & C.A. Murray. 1994. *The Bell Curve: Intelligence and Class Structure in American Life*. New York: Free Press.
- Hobson, D. 1980. Housewives and the mass media. Dans *Culture, Media, Language* (dir.) S. Hall, D. Hobson, A. Lowe & P.E. Willis. London: Hutchinson.
- Hobson, D. 1982. *Crossroads: The Drama of a Soap Opera*. London: Methuen.
- Hoch, C. & R.A. Slayton. 1989. *New Homeless and Old: Community and the Skid Row Hotel*. Philadelphia: Temple University Press.
- Hopper, K., E.S. Susser & S.A. Conover. 1987. Economics of makeshift: deindustrialization and homelessness in New York City. *Urban Anthropology* 14, 183-236.
- Howe Verhovek, S. 1988. For Shelter, Homeless Take the E Train. *The New York Times*, 21 novembre 1988, A1, B8.

- Katz, C. 1999. Excavating the hidden city of social reproduction: a commentary. *City & Society*, 37-46.
- Kershaw, S. 1997. Still Homeless, Just Harder to See. *The New York Times*, 30 mars 1997, A19, A23.
- Kifner, J. 1989. Neighbors Attitudes Shift as Park Declines. *The New York Times*, 7 décembre 1989, B1, B2.
- Kolata, G. 1989. Twins of the Streets: Homelessness and Addiction. *The New York Times*, 22 mai 1989, A1, A13.
- Lang, G.E. & K. Lang. 1981. Mass communication and public opinion: strategies for research. Dans *Social Psychology: Sociological Perspectives* (dir.) M. Rosenberg & R.H. Turner. New York: Basic Books.
- Lang, G.E. & K. Lang. 1983. *The Battle for Public Opinion*. New York: Columbia University Press.
- Lévy-Bruhl, L. 1922. *La Mentalité primitive*. Paris: Alcan.
- Malinowski, B. 1948 (1925). Magic, science and religion. Dans *Magic, Science and Religion and Other Essays*. New York: Doubleday.
- Manoff, R.K. 1987. Writing the news (by telling the "story"). Dans *Reading the News* (dir.) R.K. Manoff & M. Schudson. New York: Pantheon Books.
- McCarthy, E.D. 1996. *Knowledge as Culture: The New Sociology of Knowledge*. London: Routledge.
- McGuigan, J. 1992. *Cultural Populism*. London: Routledge.
- Mitchell, D. 1997. The annihilation of space by law: the roots and implications of anti-homeless laws in the United States. *Antipode* 29, 303-335.
- Morgan, T. 1991a. Fear and Dependency Jostle in Shelters. *The New York Times*, 4 novembre 1991, A1, B2.
- Morgan, T. 1991b. In the Shadow of Skyscrapers Grows a Shantytown Society. *The New York Times*, 20 octobre 1991, A1, A28.
- Morley, D. 1993. Active audience theory: pendulums and pitfalls. *Journal of Communication* 43, 13-19.
- Murray, C.A. 1984. *Losing Ground: American Social Policy 1950-1980*. New York: Basic Books.
- New York Public Library. 1906. *List of works in the New York Public Library relating to Beggars, Mendicants, Tramps, Vagrants, etc.* New York: New York Public Library.
- New York Times Company. 1997. The New York Times Company annual report 1996. *The New York Times Company*.
<http://www.nytc.com/nytar96/default.htm> (Juin 1999)

- New York Times Company. 1998. The New York Times Company annual report 1997. *The New York Times Company*.
<http://www.nytc.com/nytar97/default.htm> (Juin 1999)
- New York Times Company. 1999. Facts about the New York Times. *The New York Times Company*. <http://www.nytc.com/nytfb97/profact.htm> (Mai 1999)
- Parisi, P. 1998. The New York Times looks at one block in Harlem: narratives of race in journalism. *Critical Studies in Mass Communication* **15**, 236-254.
- Parisi, P. & H.B. Holcomb. 1994. Symbolizing place: journalistic narratives of the city. *Urban Geography* **15**, 376-394.
- Peterson, I. 1982. For Homeless, the Cheer Is Gone From Christmas. *The New York Times*, 25 décembre 1982, A8.
- Piven, F.F. & R.A. Cloward. 1993 (1971). *Regulating the Poor: The Functions of Public Welfare*. New York: Pantheon Books.
- Purdy, M. 1994. In Sea of Wealth, Homeless Defy the Cold. *The New York Times*, 21 janvier 1994, A1, B6.
- Reston, J. 1991. *Deadline: A Memoir*. New York: Random House.
- Rimer, S. 1984. The Other City: New York's Homeless. *The New York Times*, 30 janvier 1984, B1, B4.
- Roberts, S. 1991. What Led to Crackdown on Homeless. *The New York Times*, 28 octobre 1991, B1, B4.
- Robertson, N. 1992. *The Girls in the Balcony: Women, Men, and the New York Times*. New York: Random House.
- Rose, N. & P. Miller. 1992. Political power beyond the state: problematics of government. *British Journal of Sociology* **32**, 173-205.
- Rowe, S. & J.R. Wolch. 1990. Social networks in time and space: homeless women in Skid Row, Los Angeles. *Annals of the Association of American Geographers* **80**, 184-204.
- Rule, S. 1983. Bus Terminal's Homeless Are Offered Real Beds. *The New York Times*, 29 mars 1983, B3.
- Russell Sage Foundation, T. 1925. *Vagrancy ...* New York: The Russell Sage foundation library.
- Ryan, C. 1991. *Prime Time Activism*. Boston: South End Press.
- Schlay, A.B. & P.H. Rossi. 1992. Social science research and contemporary studies of homelessness. *Annual Review of Sociology* **18**, 129-160.
- Schlesinger, P. 1978. *Putting "Reality" Together: BBC News*. London: Constable.

- Schmalz, J. 1988. Defying Popular Stereotypes, Many of Homeless Have Jobs. *The New York Times*, 19 décembre 1988, A1, B6.
- Schneider, J.W. 1985. Social problems theory: the constructionist view. *Annual Review of Sociology* **11**, 209-229.
- Schudson, M. 1978. *Discovering the News: A Social History of American Newspapers*. New York: Basic Books.
- Schudson, M. 1991. The sociology of news production revisited. Dans *Mass Media and Society* (dir.) J. Curran & M. Gurevitch. London: Edward Arnold.
- Schudson, M. 1998. *The Good Citizen: A History of American Civic Life*. New York: Free Press.
- Shaw, D.L. & M.E. McCombs (dir.) 1981. *The Emergence of American Political Issues: the Agenda Setting Function of the Press*. St. Paul, MN: West.
- Sigal, L.V. 1973. *Reporters and Officials: The Organization and Politics of Newsmaking*. Lexington, MA: D.C. Heath.
- Smith, N. 1993. Homeless/global: scaling places. Dans *Mapping the Futures : Local Cultures, Global Change* (dir.) J. Bird, B. Curtis, T. Putnam, G. Robertson & L. Tickner. London: Routledge.
- Smith, N. 1996a. *The New Urban Frontier: Gentrification and the Revanchist City*. London: Routledge.
- Smith, N. 1996b. Spaces of vulnerability: the space of flows and the politics of scale. *Critique of Anthropology* **16**, 63-79.
- Spector, M. & J.I. Kitsuse. 1973. Social problems: a re-formulation. *Social Problems* **20**, 145-159.
- Spector, M. & J.I. Kitsuse. 1987 (1977). *Constructing Social Problems*. Hawthorne, NY: Aldine de Gruyter.
- Spradley, J.P. 1988 (1970). *You Owe Yourself a drunk: An Ethnography of Urban Nomads*. Lanham: University Press of America.
- Sulzberger, I.O. & S.W. Dryfoos. 1987 (1979). *Iphigene: My Life and the New York Times*. New York: Times Books.
- Susser, I. 1996. The construction of poverty and homelessness in US cities. *Annual Review of Anthropology* **25**, 411-435.
- Takahashi, L.M. 1996. A decade of understanding homelessness in the USA: from characterization to representation. *Progress in Human Geography* **20**, 291-310.
- Tuchman, G. 1978. *Making News: A Study in the Construction of Reality*. New York: Free Press.
- Tylor, E.B. 1871. *Primitive Culture: Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art and Custom*. London: H. Murray.

- Veness, A.R. 1992. Home and homelessness in the United States: changing ideals and realities. *Environment and Planning D* **10**, 445-468.
- Veness, A.R. 1993. Neither homed nor homeless: contested definitions and the personal worlds of the poor. *Political Geography* **12**, 319-340.
- Vincent, J. 1993. Framing the underclass. *Critique of Anthropology* **13**, 215-231.
- Wagner, D. 1993. *Checkerboard Square: Culture and Resistance in a Homeless Community*. Boulder, CO: Westview Press.
- Wilkerson, I. 1988. City Shelters Spurned, Shanty Serves as Home. *The New York Times*, 20 décembre 1988, A18.
- Wilson, W.J. 1987. *The Truly Disadvantaged*. Chicago: University of Chicago Press.
- Wilson, W.J. & R. Aponte. 1994. La littérature sociologique sur la pauvreté urbaine: état des lieux. Dans *Les oubliés de l'Amérique* (dir.) W.J. Wilson. Paris: Desclée de Brouwer.
- Wolch, J.R. & W. Li. 1997. Shifting margins of housing status in Los Angeles. *Social Science Research* **26**, 309-330.
- Wolch, J.R. & S. Rowe. 1992. On the streets: mobility paths of the urban homeless. *City & Society* **6**, 115-140.